

SOMMAIRE

NOUVELLES

Pages

Malika Benchabane - Illusion	7
Mohamed Lamine Eddaïkra - Au crépuscule de ma vie	15
Mohamed Saïd Ziad - La flûte enchantée (Conte)	23
Ahmed Guitt - Abdo (Conte)	27
Tahar Djaout - Aube brumeuse	47
POEMES Messaour Boulanouar -	
Enseigne-moi	5
Arezki Metref - Mourir à vingt ans	9
Mohamed Attaf - Terre, lumière et certitude	6
- Infini	1
- Canne blanche	69
- Cubisme	70
- Ardeur pour futur	71
- L'aurore d'un matin	72
Mahfoud Aman - Le défi	73
Tahar Djaout - Névroses	75
- Outre	77
- En mal de ta gaieté	78
Abdelkader Taïfour - Images	79
- Attente	80
- Palestine	81
Benamar Zerhouni - Paradis en chantier	83
Boualem Souibes - Identité	85
Abdelkader Farhi - Vivre avec...	87
- Marchands de justice	88
- Espoir	89
- Rêve	90
- Eden	91
- Le cycle	93

Nouvelles

ILLUSION

L'auteur du texte que nous présentons ci-après, est une jeune étudiante en anglais. Douée d'une grande sensibilité et d'un fin esprit d'observation, Malika Benchabane s'intéresse particulièrement aux cas humains que la vie quotidienne lui offre souvent l'occasion de rencontrer.

« Vite, vite, Mademoiselle, c'est pour un télégramme ! Il ne parvenait pas à se contrôler, tant sa joie était grande. Il n'avait qu'un seul désir, faire en sorte que sa mère — le seul être cher qu'il eût encore au monde — partageât aussi vite que possible cette allégresse dont il débordait.

Elle s'était sacrifiée pour qu'il ne manquât jamais de rien. Abandonnée par le père qui avait préféré l'exil et l'amour d'une étrangère, elle n'avait pas voulu désarmer, constamment raillée par sa belle famille, elle n'avait pas pour autant entretenu une quelconque rancune et avait toujours subi passivement ce que lui apportait chaque jour son « mektoub », ce destin si injuste qui lui avait procuré à bien des reprises l'occasion de se laisser aller au découragement. Décidée à faire de son fils un homme qui pût un jour lui venir en aide, elle avait entrepris de gagner leur pain quotidien en acceptant les tâches les plus ingrates pour le compte de personnes qui l'étaient tout autant.

L'image qui devait rester à jamais gravée dans la mémoire du jeune homme était celle d'une vieille femme,

sa mère, assise en tailleur derrière l'éternel métier à tisser portant un éternel burnous destiné à quelque homme aisé du village. Elle ne lui avait jamais fait part de ses soucis ((le fait de n'avoir pas de père comme tous les autres enfants de son âge est suffisamment accablant » pensait-elle.

Les seules récompenses qu'il avait pu lui donner jusque-là, c'étaient ses brillants résultats scolaires et en fait, c'était ce qui intéressait avant tout la pauvre femme.

Aussi, aujourd'hui, il tenait absolument à ce que la mère fût la première à apprendre le succès éclatant qu'il venait de remporter. Ce matin-là, en effet, il avait soutenu brillamment sa thèse.

Dans son affolement, il faillit par deux fois s'étaler sur la chaussée. Il n'entendit pas les chauffeurs qui l'accablaient de violentes insultes.

« Que dois-je écrire, monsieur ? »

— « Ai réussi au grand certificat. Ton fils ».

L'employée le regarda ébahie, pensant qu'il se moquait d'elle. Il se vit contraint de la renseigner : « Mettez cela, n'ayez crainte, ils comprendront. Ils sont habitués à ce langage ».

— Bien Monsieur, dit-elle en inscrivant son message.

Il sourit intérieurement en pensant au contenu de son télégramme. « Certificat », la préposée ne pouvait pas deviner qu'il s'agissait en l'occurrence d'un doctorat en bonne et due forme.

Il se plut à imaginer la fierté que sa mère éprouverait en apprenant la nouvelle. C'était le plus grand remerciement qu'il pouvait lui donner après les vingt-trois années de sacrifices qu'elle avait consentis.

— Cela fait 4 dinars, monsieur. o

Il quitta le bureau de poste. Dehors, le temps même semblait participer à sa joie. Où aller à présent ? La perspective de retrouver sa chambre d'étudiant ne lui plaisait guère. Il voulut savourer pleinement son triomphe.

A peine avait-il arrêté dans son esprit le projet d'aller voir un bon film qu'il s'entendit héler par une voix qui lui était familière. Il se retourna, constata qu'il s'agissait d'un de ses meilleurs camarades.

— Presse-toi, lui dit-il ; on te demande d'urgence à la cité ; il y a quelque chose pour toi.

Il ne vit plus rien devant lui. Il prit son camarade par les épaules et le secoua violemment :

— Dis-moi... C'est un malheur, n'est-ce pas ?

Arrivé à la cité après un voyage au cours duquel il avait perdu la notion du temps, il se précipita vers la loge du gardien. Celui-ci lui tendit un papier bleu qu'il prit en tremblant. Les lettres se brouillèrent devant ses yeux pour ne former qu'une seule ligne noire, illisible. Il ferma les yeux, les rouvrit.

« Mère gravement malade. Venir de suite ».

Le compartiment dans lequel il prit place était vide. Il n'aurait aucun compagnon de voyage, serait seul avec sa peine. Il tenta de se raisonner. « Ne vais-je jamais perdre cette mauvaise habitude de toujours m'attendre au pire ?... ». Il ouvrit un livre qu'il feuilleta fébrilement avant de le refermer, incapable de se concentrer sur le texte. Les deux heures du voyage s'écoulèrent avec une lenteur exaspérante. Les arrêts étaient interminables. Il était à bout de nerf.

Chose étrange, la porte de la maison était grand ouverte. Un groupe de femmes inconnues se trouvait dans la pièce. Il se rua. « Garde ton calme », se répétait-il, vainement. Le lit. Une forme étendue. Des draps blancs. « Ce n'est pas possible », se dit-il. Une main toute ridée s'écartant et le visage de sa mère, les paupières closes pour toujours. « NON ! » le cri forçait son gosier mais ne pouvait jaillir. Sa tête était comme prise entre les mâchoires d'un étou impitoyable. Il trouva à grand-peine la force de s'agenouiller devant le lit, prit le visage de sa mère entre ses paumes moites, l'embrassa sur le front. Il réalisa d'un seul coup qu'il venait de perdre toute raison de continuer à vivre, à lutter. Les larmes l'aveuglaient. Le remue-ménage autour de lui, les cris aigus des parentes le laissaient insensible. Il eut l'idée de sortir... aller n'importe où, assez loin pour isoler sa douleur, pleurer tout son saoul.

Les femmes s'écartèrent pour lui laisser le chemin. Il ne voyait pas les dizaines de regards qui le transperçaient dans le vain espoir de lire la détresse sur son visage. Il ne voyait pas cette compassion peinte sur toutes les faces, dont il n'avait que faire. Il voulut leur crier de la laisser

seule, reposer tranquillement, seule comme elle l'avait été sa vie durant, mais franchit le seuil sans avoir prononcé un seul mot.

La nuit commençait à tomber lorsqu'il se décida à rentrer. Il jeta un dernier coup d'oeil sur cette tombe toute neuve sous laquelle gisait celle à qui il devait le jour, puis pensa : « Mon vieux, il faudra te faire à cette idée. Tu es orphelin ».

Malgré l'heure tardive, quelques enfants jouaient encore sur la place du village. Il venait d'emprunter un étroit sentier lorsqu'il sentit quelque chose le tirer par la manche. Il faisait sombre. Un instinctif mouvement de recul puis il distingua dans la semi pénombre un visage sillonné de rides.

« A mmi » (mon fils). Ce fut tout ce qu'il entendit. Il eut soudain très peur. Des histoires de sorcières que sa mère lui racontait au temps de sa jeunesse lui revinrent en mémoire. Il sentit une sueur glacée le long de son échine, s'efforça de faire lâcher prise à la main qui s'était agrippée à sa manche, puis reprit son chemin, la tête en feu.

Impossible de traduire par des mots ce vide terrifiant qui régnait dans la maison. L'incident de tantôt rendait l'atmosphère plus lugubre encore.

Le lendemain, alors que plongé dans de profondes méditations, ses yeux fixant sans le voir le magnifique paysage qui s'étendait au loin, quelques coups timides frappés contre la porte le rappelèrent à la réalité. Il constata avec un étonnement non dissimulé qu'il s'agissait du facteur. Qui donc pouvait lui écrire. « Tenez, signez là », lui dit l'homme en casquette en lui tendant une dépêche bleue.

« Ai réussi au grand certificat. Ton fils ». Ironie du sort. Il serra le poing, froissa le papier et le jeta au loin ; puis se ravisant, il alla le ramasser, le déplia et, à l'aide de deux punaises qui fixaient une vieille image, épingla le télégramme sur le mur.

Durant plus d'un mois, il vécut tel un ermite, cloîtré à la maison, ne sortant que lorsqu'il devait faire provision de nourriture. Il avait refusé tous les aliments que des

voisines compatissantes étaient venues lui présenter durant les premiers jours. Il avait écrit à Alger pour demander un poste vacant à l'école. Quelques temps après, il recevait sa nomination. Son diplôme était bien supérieur au niveau requis pour sa nouvelle fonction. Cela lui était égal.

Ce jour-là, il avait fait une chaleur torride. Il marchait, distrait, repensant à la manière dont venait de se dérouler sa première leçon, quand, tout à coup, il s'aperçut qu'on le dévisageait. Il releva la tête et son regard croisa celui de la vieille femme qu'il avait rencontrée le fameux soir au retour du cimetière. Il détourna les yeux et accéléra l'allure, sourd à l'appel de la malheureuse : « A mmi ! A mmi ! (mon fils !). Le cri résonna longtemps en lui.

Ne pouvant emprunter une autre venelle, il dut revivre la même scène le lendemain, mais, curieux cette fois, il se retourna, fit face à la vieille femme :

— C'est à moi que tu parles ?

Elle le fixa intensément, muette. Il fut frappé par le changement qui s'était opéré en elle. Elle tremblait. Une lueur étrange, presque inhumaine brillait dans ses yeux. De la haine, de la joie ?... il ne sut à quoi s'en tenir.

— Mais parle donc, vieille ; qu'as-tu à me dire ?

Elle s'approcha, tout près, puis, soudain, sans qu'il s'y attendît, elle se saisit de sa main gauche, la porta à ses lèvres avant qu'il eût pu la retirer. Ses yeux le fixaient toujours.

— A mmi ! C'est toi, enfin ! La main du jeune homme était mouillée des larmes qui baignaient les joues ridées de la vieille. Cette dernière se mit alors à parler ; un monologue.

— Tu es là, enfin. Mon petit, pourquoi est-tu resté si longtemps ? dix ans ! dix ans à attendre ton retour. C'est long, trop long pour ta vieille mère. Dix ans sans nouvelles de toi. Mais quelque chose me disait que tu allais revenir à ta pauvre mère. Tu vois, j'ai lutté contre la mort. J'ai tout fait pour ne pas quitter cette terre avant de t'avoir revu. Promets-moi que tu reviendras demain et tous les autres jours jusqu'à ce que je m'éteigne.

Que pouvait-il faire d'autre que de jouer le jeu. Ainsi, cette vieille le prenait pour son fils. Elle avait certaine-

ment rêvé longtemps de ce fils inconnu. Pourquoi ne pas lui laisser cette illusion. Il promit de revenir le lendemain et les autres jours.

Une fois de retour à la maison, il réfléchit à la scène qu'il venait de vivre. Il lui sembla que l'occasion s'offrait à lui d'accomplir une bonne action, que n'aurait pas désapprouvée sa mère. Il choisit dans un vieux coffre quelques robes ayant appartenu à la morte, qu'il se promit de porter dès le lendemain à la vieille femme.

Les yeux pleins de larmes, elle prit le paquet qu'il lui tendit et le serra sur sa poitrine. Une fois l'émotion passée, elle ouvrit le paquet, en retira les robes qu'elle examina avant d'en choisir une qu'elle enfila par-dessus celle qu'elle portait. Se voyant ainsi habillée, elle éclata soudain d'un rire qui se prolongea en un écho interminable.

Chaque jour, le jeune homme s'arrêtait au même endroit. La vieille l'y attendait, la main tendue parce qu'il l'avait habituée à recevoir chaque fois de lui une gâterie quelconque. Ils n'échangeaient aucune parole. Elle se contentait de le dévorer du regard, l'appelant de temps à autre « A mmi », puis elle le quittait. Peu à peu, le jeune homme ne put plus se passer de ces entrevues étranges. Il avait pris la vieille en affection parce que pour lui, elle remplaçait celle qu'il venait de perdre. Il souhaitait faire à cette vieille que le hasard avait mis sur son chemin, tout le bien qu'il n'avait pu apporter à sa défunte mère et, par ce biais, c'était comme s'il réalisait toutes les promesses qu'il avait faites à celle qui l'avait fait homme en vingt ans de souffrances.

Un après-midi cependant, il eut un mauvais pressentiment. Rentrant de l'école, son cartable à la main, l'autre tenant une pile de cahiers à corriger, il ne rencontra pas la vieille. Il ne la vit pas assise devant sa porte comme chaque jour. Il attendit... longtemps. Elle ne se présenta pas.

Jusque là, il n'avait jamais parlé à personne de son étrange aventure. Le moment était venu pour lui de savoir qui était la personne chargée par le destin de perpétuer l'image de sa mère.

— Ah ! tu veux parler de Hlima, cette vieille folle. Elle est morte ce matin, lui dit-on. La pauvre femme n'avait qu'un fils. Il est mort au maquis et depuis, elle attendait toujours son retour. Ses souffrances sont désormais terminées.

— Puisse-t-elle reposer en paix, prononça le jeune homme. Il voulut ajouter : « son attente a abouti... » mais se tut. C'était comme s'il venait de perdre sa mère pour la seconde fois. Mais cette fois, la vieille était morte satisfaite.

mohamed lamine eddaikra

**AU CREPUSCULE DE MA VIE
UNE AUBE SE POINTE**

Un texte encore maladroit qui requiert quelques efforts sur le plan syntaxique, mais que nous publions parce que l'auteur a perçu un problème auquel l'intellectuel algérien se doit d'accorder une plus grande attention

La nuit et ses ténèbres se retirent, puis se dissipent dans un soupçon de lumière écarlate pour laisser place au jour naissant. C'est l'aube et le soleil toujours fidèles au rendez-vous de la nature. Ainsi, le roi des astres se lève une fois de plus sur une terre et sur des hommes avides de chaleur et de lumière.

Dans le gourbi misérable, afin de répondre présent à l'exploitation humaine, un homme s'apprête lui aussi à se lever. L'homme s'appelle Mansour... Mansour le fellah comme tous les simples gens du village. A l'image de ses habitants, ces loques humaines qui le peuplent, le village lui-même est un ensemble misérable de gourbis, de chaumières et de taudis.

Assis à même le sol dur et glacial, notre humble paysan prend son petit déjeuner ; si l'on peut qualifier de petit déjeuner une simple tasse de café noir. Un café aussi noir que toute son existence. D'ailleurs, il n'a même pas le temps de savourer ce liquide noirâtre et à peine chaud ; parce que dehors, le jour s'affirme et le soleil avance dans le firmament de sa marche ascendante et inéluctable.

Il doit se dépêcher s'il ne veut pas trouver sa place

accaparée par un autre plus jeune et plus vigoureux. Les retards comme la lenteur à la besogne ne sont pas tolérés par le tout puissant Si El-Hadj. Le propriétaire

vénéral et haï, considéré et contesté.

Tout en suivant le chemin tortueux qui dévale de la colline pour venir s'échouer dans l'uniformité de la plaine où se trouve l'exploitation agricole, Mansour pense et ne fait que penser à la journée qui l'attend. Elle se déroulera comme toutes les précédentes. Longue et harassante, pleine d'éparses souffrances et de vains soupirs. Tout cela, il le sait très bien ; et c'est pour cette raison qu'il ne se permet pas la moindre illusion sur un éventuel changement. Il serait insensé de se nourrir d'illusions, puisque de telles journées, il en a vécu des milliers, toute une vie, une immonde douleur. Son être même s'est imprégné de la souffrance de ces jours sans fin et sans espoir.

Mais malgré tout cela, il ne peut défendre à son esprit fatigué de penser et à son cœur brisé par la douleur, de se morfondre et de se briser douloureusement.

Lui, d'habitude si rapide lorsqu'il prend le chemin du domaine, marchait avec gravité, accablé d'angoisse. Marchant pesamment d'une jambe sur l'autre, il a couvert la moitié du chemin lorsqu'il commence à apercevoir les formes confuses de la ferme. Les entrepôts se détachent de l'obscurité fuyante. Leurs silhouettes confuses et celles des mottes de foin moins informes, ressemblent étrangement à des fantômes qui s'évanouissent petit à petit, à mesure que le soleil les inonde de sa lumière virant du rouge écarlate au blanc légèrement doré. D'autres silhouettes menues mais plus humaines bougent ici et là. Ce sont les ouvriers agricoles. Ils sont déjà sur leur lieu de travail. La menace brandie par le contre-maître à la moindre occasion et qui pèse dangeureusement sur le sort des travailleurs, est lourde de conséquence. En voyant tout ce petit monde s'affairer dans la ferme, Mansour abandonne avec soulagement le fil de ses méditations et accélère son allure. Une allure saccadée, plus rapide que d'habitude, trahissant sa nervosité et sa mauvaise humeur matinale.

Enfin, arrivé à la ferme, il rejoint les autres hommes et se confond en leur sein. Hochant la tête ou levant machinalement la main pour répondre à des paroles ou signes souhaitant le bonjour habituel. Aujourd'hui il

fera comme les jours précédents, c'est que le programme n'a - inrnais cbaafre. Fatalité. Il continuera à travailler ou piucit... trimer et tver comme une hetc de somme pour fructifier cette terre si aimc'e mais si étrangère. Le patron, malgré i'ouh sa r'iche&ss ;e rsmet à lui, plus ex-ictcBient à i'a force de ses bras puissants pour rendre k: terre enceinte de la prochaine récolte, et pour la iaire iiccoc'.ciier. Si El-Hadi fera toujours appel à la force de Li-a\ r.il de Mansour, Iv'ansour comme Ions les pr.yâ.i? du ir.onde ne répugne pas au labeur. Ni l'effcrt, ni la fatigue T.IS; lui font peur. Au contraire, il est né et a grandi dans un monde simple et laborieux où même le repos est devenu par la force des choses, synonyme de paresse. Par eontre. il travaille avec une ardeur inlassable cc~nme si cette terre sur laquelle il s'acharne du lever du soleil à son coucher pour l'enfanter d'une richesse gardée jalousement, lui appartenait à lui seul. Mais cette ardeur au travail n'est que physique. Elle ne irouve pas son essence dans cette formidable passion qui soutient l'effort aux moments de lassitude ou de défaillance désespérée.

Quand la mesure devient comble lorsque l'échiné arc-boutée par la fatigue se ploie comme pour craquer et que le corps ruisselant de sueur s'efforce de ne pas succomber sous le poids écrasant de l'effort fourni, Mansour se dresse de tout son être et violemment jette au loin faux ou faucille, prenant comme témoin de sa souffrance et de sa misère, le ciel où semble se refléter une paix illimitée et éternelle. Ces gestes spontanés, contenant plus d'indignation que de révolte, ne durent que quelques brefs instants juste le temps d'un profond soupir. Mais ils suffisent amplement à l'arracher des griffes déchirantes d'une souffrance persistante. Cette éclosion de ia dignité qui n'en peut plus d'être bafouée, soulage son cœur en lui permettant de se dévouler jusqu'à l'ivresse. Sur son visage crispé par les grimaces, l'indignation se peint atrocement. Puis, au fur et à mesure que la colère baisse de ton, le masque retrouve des expressions plus humaines et reprend sa sériiité trompeuse. Les autres ouvriers ne sont pas du tout alarmés par ces orages violents mais brefs qui semblent s'acharner sur la paix intérieure de leur vieux compagnon. Avec lui, ils savent Ires bien à quoi s'en tenir. Ils le connaissent depuis trop longtemps pour lui accorder la moindre attention de lui

être d'une quelconque consolation. Il est des leurs et leurs problèmes sont communs. Leurs espoirs comme leurs destins sont intimement liés par une profonde communauté de classe. Tous ont conscience qu'ils forment un bloc compact, une classe sociale à part, différente des autres sur de nombreux points. Une classe figée dans sa misère, presque oubliée par le temps et par l'histoire. Cette histoire que les déshérités, depuis que le monde est mond, ont nourrie de leurs sacrifices et de leurs morts. Lorsqu'il est malmené par ces singulières colères, Man-sour se rappelle cette communauté de misère de sacrifices, d'espoirs ou d'illusions et de destins qui le lie par le sang et par la souffrance avec les fellahs du douar... tous les fellahs. Mais cette fois-ci il est allé un peu fort en piquant une de ces colères qui transforment l'homme après l'avoir convulsionné atrocement en bête féroce. L'intensité de l'orage a été plus grande que les fois passées. Une douleur diffuse et une tension exténuante eurent raison de lui en l'arrachant littéralement de son élément. La puissance saisissante de l'indignation lui donna la révélation de sa misère humaine. Le film de toute sa vie défile à une vitesse vertigineuse dans son esprit surchauffé. Tout lui est revenu en tête comme par magie. Depuis le petit enfant à demi vêtu et sous-alimenté qu'il était, jusqu'à l'adulte, ce vieil homme desséché et à bout de force qu'il est devenu. En ces quelques minutes de défaillance nerveuse il a revécu fidèlement les moindres événements de sa vie dérisoire. L'importance de la crise de ses nerfs exacerbés amena les ouvriers agricoles à intervenir auprès de Mansour malgré la désapprobation de ce dernier. Une profonde solidarité qu'on ne trouve que chez les gens de la campagne leur ordonne individuellement et comme par enchantement de déposer leurs outils afin de s'associer à sa souffrance.

Un cercle se forma rapidement autour de lui. Tous, sans exception, étaient là à le regarder avec leurs yeux tristes où se lisait une profonde pitié. Dans leur regard, il décela leurs intentions amicales. Pour garder un minimum de dignité il s'efforçait de rester lucide au fond de sa détresse. Si Belgacem, un des plus vieux ouvriers du groupe, se détacha du cercle et alla s'asseoir près de lui. Il lui prit la main et la pressa si fort que Mansour sentit ses tempes bourdonner sous l'impulsion du sang qui semblait bouillonner dans ses veines. Cela lui donna un vague malaise et un léger vertige, qui, en parcourant son

corps sec. le réconfortèrent de la sorte. Ce contact humain avec la pitié et avec le sang d'un frère lui fit retrouver sa lucidité perdue, quelques instants auparavant dans les affres des dénions de la colère dont il était la proie. Puis les deux hommes se levèrent. Mansour embrasse chacune des joues creuses de celui qui avait cru qu'il était de son devoir d'apaiser, sinon de partager la souffrance d'autrui.

A part de vagues mots de consolation et de remerciement, aucune autre parole ne fut échangée. Le silence religieux est à *lui* seul plein de significations révélatrices. L'intelligence des regards, l'expression des visages se sont substituées aux paroles qui risqueraient de troubler dans de pareils moments le silence. Les cœurs qui ont souffert dans leur vie savent reconnaître dans un silence apparemment glacial la chaleur d'un dialogue muet.

Moussa, le contremaître et homme de confiance de Si El-Hadj avait, du sommet d'un monticule surplombant la ferme qui lui servait de perchoir, faute de mirador,, assisté à toute la scène. Croyant que les ouvriers manigançaient quelque chose d'insolite, il allait intervenir pour rappeler à l'ordre avec mépris ces hommes qu'il avait toujours considérés avec dédain et arrogance. Mais grâce à sa paire de jumelles, un objet parmi tant d'autres amassés pendant la guerre de libération nationale, le mécréant constata avec soulagement qu'il n'y avait même pas l'ombre d'un danger. L'idée d'une perturbation du travail de la part des gueux, comme il se plaisait à les nommer, le hantait jour et nuit. Il ne voulait pas être discrédité aux yeux de son maître, ce généreux protecteur, à cause de la mauvaise humeur de ces « va-nu-pieds », de ces « cul-de-jatte », de ces « crève-la-faim ». Exécuter comme un soldat discipliné les ordres du supérieur, s'efforcer d'attirer la bienveillante attention du professeur en faisant preuve d'intelligence, plaire à son maître comme un chien docile... Là étaient les principales préoccupations de ce parvenu, qui sans aucun scrupule n'avait pas hésité à trahir sa classe sociale. Ce monde de la paysannerie où l'honneur et la fierté sont des valeurs légendaires. En rempant comme un ver méprisable, pour mériter les bonnes faveurs du suceur de sang, Moussa a renié la communauté qui l'a vu grandir en son sein. Toute cette perfide trahison et ce zèle ambitieux dans l'espoir d'avoir la main de Ouarda, la fille capricieuse de Si El-Hadj ; et par la suite avec un peu de chance, de s'accaparer ou

du inoins de partager avec Je futur beau-père les fruits du domine.

Pour tous les fellahs. Moussa est l'hyprocrisie personnifiée, l'être abject parvenu à sa plus sinistre perfection. Constatant que la foule s'était assemblée autour de Moussa dont il connaît les crises d'épilepsie fréquentes, et noi> autour d'un quelconque agitateur hardi le protégé du patron posa ses jumelles et poussa un soupir de soi; Sagement. Il a eu vraiment chaud. Cette vermine qu'il domine du haut de son perchoir ne cessera donc jamais de lui procurer à la moindre occasion une peur bleue. Aujourd'hui il a comme un vague pressentiment que son intervention avec toute son arrogance habituelle serait la goutte d'eau qui ferait déborder le vase, le prétexte qui justifierait l'irréparable. Et, c'est seulement pour cette raison qu'il juge préférable ne pas intervenir. Il est certain qu'ils vont reprendre le travail, ça il le sait très bien pour avoir vécu avec eux. D'ailleurs n'est-il pas, ou plutôt n'était-il pas des leurs il y a juste quelques années ? En effet, il a vu juste. Voilà qu'à présent ils se disposent à regagner le lieu où ils ont abandonné tout à l'heure leurs outils.

Avec le calme revenu et la paix retrouvée, les humbles retournent à leurs occupations le cœur lourd et la gorge serrée. Mansour se replonge dans le travail avec l'ultime espoir de mettre fin à l'emprise douloureuse de l'angoisse qui ne cesse pas de le tourmenter. Sa volonté de se dégager des tenailles du mal, eut raison de la persistance démen-surément exagérée du démon. Ce défilé des heures s'est déroulé sans que personne ne s'en soit aperçu. L'atmosphère lourde qui s'est installée dans les champs après ce qui s'est passé à midi, ne laissa point le temps aux hommes de vivre les heures restantes, minute par minute, seconde par seconde. Ainsi, sans avertir, le jour s'est retiré aussi discrètement qu'il s'est levé. Laissant derrière lui un crépuscule flamboyant, éphémère vestige de la splendeur de midi. Le contremaître est venu rejoindre les travailleurs pour leur annoncer la fin de la journée. Ces derniers ne se font pas prier pour interrompre le travail, et s'en vont chez eux. fourbus par l'effort fourni pendant les dix heures de labeur. La nuit se faisant de plus en plus présente les enveloppe de son voile d'obscurité et étouffe ainsi leurs soupirs.

Tout en fouettant d'une baquette d'officier ses bottes

en cuir. Moussa suit de son regard plein de mépris ces hommes qui prennent les chemins des hauteurs. Demain ils reviendront avec leurs yeux vides, fidèles expressions de leur éternelle misère. Alors il pourra, avec sa mesquinerie coutumière. s'adonner pleinement à son plaisir préféré celui de taquiner et de considérer méchamment tous ces hommes qui. malgré leur condition n'ont pas une seule fois imploré son pardon et encore moins sa pitié.

Dans le gourbi misérable, Mansour est assis à la turque devant la meida. Dès son arrivée au foyer, sa femme qui continue à vivre comme si la mort lui avait accordé un sursis, devina au silence qui s'était installé dans l'unique pièce, Fabatement qui pesait sur son vieux mari. Patiente, elle attendit que son homme rompît le silence par quelque parole. Au contraire, Mansour semblait ferme et obstiné dans sa singulière solitude. Il ne restait à la pauvre femme qu'à deviner le sens de ce silence... Elle avait compris. Pour elle comme pour toutes les autres femmes du village, il n'est pas nécessaire de faire la moindre gymnastique d'esprit pour interpréter ces mutismes oppressants qui rendent leur mari morose. Les pauvres gens dont l'essence même est la souffrance savent reconnaître dans le moindre geste et découvrir dans l'infime soupir, la profonde signification des choses de la vie. Cette sensibilité est avec l'espoir leur seule richesse en ce monde. Après avoir mangé un morceau. Mansour s'est endormi. Son « cafard » s'est dissipé dans le calme de son sommeil. Ainsi seule la nuit l'a délivré des ténèbres étouffantes de ce jour obscurci par Lin soleil aveugle. A présent que tout est paisible dans le village. seules les lamentations déchirantes des chacals dérangent la paix de la nuit. Tout semble tranquille et dans l'ordre.

Il est minuit, chose insolite, tout le douar est en branle-bas. La trêve même de la nuit est remise en cause par des cris qui fusent de toute part. Des cris de joie ou de malheur ? Mansour ne sait pas encore à quoi les attribuer. Ce vacarme qui s'abatit comme la foudre sur le douar, le fit se précipiter dehors. Dans sa précipitation il oublia de se chausser et de se couvrir au moins les épaules. Ainsi il s'est retrouvé pieds-nus et habillé d'une longue chemise.

en plein milieu

Djeniaa ». La vue des hommes qui

s'embrassaient, des femmes qui pleuraient, des enfants qui sautaient de joie, rendit plus brûlant encore son désir de connaître la cause de cette explosion nocturne de la joie.

Le voyant planté et indécis au milieu de cette allégresse générale, Si Kacem se porte à son secours et lui fait comprendre d'une voix haletante, que l'une des rares personnes à posséder la radio a entendu lors des dernières informations, qu'à partir du lendemain la REVOLUTION AGRAIRE entrerait dans les faits. Ainsi cette nouvelle exaltante annoncée par la radio était à l'origine de cette légitime explosion de bonheur. Voilà que maintenant, le rêve et l'espoir de toute une couche sociale se caractérisent et deviennent réalité vivante.

Fini le règne de Si El-Hadj et des Bachaghas. Fini l'arrogance de Moussa et des hommes de confiance. C'est la fin de l'exploitation des hommes par leurs semblables. Un monde d'exploitation honteuse à jamais révolu... Ainsi le courant de l'histoire, la grande histoire, poursuit son cours irrésistiblement.

Mansour n'a pas mis du temps pour comprendre l'importance de l'événement. Il lui semble qu'en ces instants suprêmes, même le temps a suspendu son vol pour que lui puisse s'abandonner à l'extase de la chaleur qui monte en lui. Ainsi, comme l'histoire et les hommes l'ont décidé, la prochaine aube sera celle des damnés de la terre. Demain avec la montée du jour, la Révolution du peuple des déshérités enfantera l'an UN de la campagne algérienne.

mohamed saïd ziad

un conte de chez nous...

LA FLUTE ENCHANTEE

Ali é; il le fils unique d'un couple âgé. Un jour, le père tomba malade et mourut. Pour tout héritage, il laissait à la veuve et au fils une vache. Aussi, dès les premiers jours qui suivirent ce coup du sort, le peu de provisions s'épuisèrent ; et pour ne pas mourir de faim, on décida de vendre la vache. Ali l'emmena au marché hebdomadaire. Chemin faisant, il rencontra un vieil homme à la barbe blanche qui lui fit la proposition suivante⁰:

« Fils, donne-moi ta vache et, en échange, tu recevras un sac de blé et deux amulettes. Le sac de blé te permettra de subsister pendant quelques semaines ; mais dès que tu te retrouveras dans le besoin, tu prendras l'une des deux amulettes que tu jetteras. Les propos du vieux s'arrêtèrent là, et, à peine le marché était-il conclu, que l'enfant reprit le chemin de la maison. Arrivé, il fit part à sa mère de son étrange rencontre. Manifestement elle en était mécontente. Le fils eut toutes les peines du monde à le persuader quant aux avantages que de ce marché ils tireraient. Puis ils reprirent leur petit train de vie jusqu'au jour où plus un grain de blé ne resta dans le sac. Alors sans plus attendre, Ali prit une amulette qu'il jeta. Aussitôt un immense oiseau fantastique vint se poser à ses pieds et lui fit signe de monter sur son dos. Ali s'exécuta sans crainte ni mot dire. Lorsqu'il se fut assuré qu'Ali était

bel et bien en place. Foiicau prit son essor et en un clin
o'iei' tiltc:p..il au beau milieu d'une forêt, un énorme
:n!::is entoure d'arbres fruitiers de toutes sortes. Sur le

% aïs me poser sur un ^rùrc a proximité ce ;'c j'.ou ; 2
iu auras besoin de nïcn akle. je reviendrai à Lan seau;;
t;ue iu clés l'r.-Foir. de "l'appeler ».

L'cr:ânt s'introduisit dans le palais,. Quelle merveille !
Des tapis indescritibles ! De For ! Bien qu'il ne vît nulle
présence. ;? entendit des bruits insolites en provenance de :a
eu:slne. jiffrave, il alla se terrer sous une armoire. <J
alléchantes odeurs vinrent taquiner son odorat. Il eut taim.
T'eut à coup, un ogre immense, affreux, visiblement agressif,
surgit pour aller vers la cuisine afin de prévenir sa femme que
quelque anomalie venait de se passer dans ie palais. li y avcït
flairé l'odeur de chair humaine. Il eut beau tenter de l'en
convaincre, ga femme n'en convint pas, disant qu'il ne
s'agissait que d'une inquiétude non fondée. le château étant
hermétiquement clos.

L'ogre, reprit son assurance. Il prit place dans un fauteuil et
demanda à manger. Là toutes sortes de mets lui furent servis
par une foule de domestiques. Il dévora des montagnes
d'aliments. Une fois repu, il manda sa femme pour lui faire
apporter ses écus. Ce furent de véritables montagnes de
pièces d'or. L'ogre se mit a les compter une à une, puis
sombra dans un profond sommeil. A ce moment. de sa
cachette, AU surgit à pas de loup, engloutit les écus dans les
sacs, sauta sur la fenêtre où il retrouva l'oiseau, deux
immenses cliouaris sur le dos. Il les y chargea et y prit place.
Alors l'oiseau s'envola et se dirigea vers la demeure de la
veuve. Celle-ci, lorsque l'équipage céleste arriva, fut éblouie
devant tant de richesse inespérée. Sans attendre l'oiseau
s'envola : mais auparavant Ali avait pris soin de lui demander
de repasser le lendemain à la même heure. Ce qui allait être
fait.

Comme convenu, les deux amis se retrouvèrent le len-
demain. Ali prit place sur le dos de son bienfaiteur, et les
voilà partis pour une merveilleuse nouvelle aventure. Les
voici de nouveau au palais. Entre-temps, l'ogre s'était accusé
de négligence. Et plus que de coutume il se montra vigilant :
il ferma soigneusement toutes les portes du palais ayant
intimé à son épouse l'ordre de veiller sans répit.

\ la vue de ce château semblable à une forteresse, Ali eut ie
pressentiment d'être guetté.

« Ne t'inquiète-pas, le rassura l'oiseau ; *mets-toi sous ma
protection. Une fois sous mon aile, j'irai cogner du bec contre
la fenêtre de telle sorte de l'ogresse croira qu'il s'agit de
l'intrus de la veille* ».

Ce qui fut fait. Aussitôt l'ogresse aux aguets ouvrit la
fenêtre. Quel ne fut son émerveillement à la vue de cet oiseau
jusqu'alors jamais vu ! — « L'oiseau du Paradis » se dit-elle.
Il se posa sur le rebord de la fenêtre et eut droit à d'innombrables
caresses de l'ogresse. Mettant à profit son charme qui
obnubila l'ogresse, il déploya discrètement ses ailes,
permettant ainsi à l'enfant de se libérer. La mission
accomplie, le bel oiseau s'envola et alla se jucher au même
endroit que la veille. L'ogresse, dès le départ de l'oiseau, tira
les rideaux sans s'être aperçue que l'intrus de la veille se
trouvait sous l'armoire de la cuisine.

Voici l'heure du festin ; l'ogre arriva au palais et de
nouveau flaira une anomalie. Une nouvelle fois sa femme le
persuada qu'il se faisait des idées, d'autant que, pas une
seconde, elle n'avait cessé d'être à l'affût. Mais elle avait omis
de lui faire part de la visite pour le moins insolite du singulier
oiseau, de peur d'être punie comme l'avaient été toutes les
précédentes épouses pour des négligences moins graves.

L'ogre dévora son festin. Ali en fut effrayé. Une fois
rassasié, le monstre demanda à sa femme de lui apporter sa
canne. Elle s'introduisit dans une chambre d'où elle ia
ramena. L'ogre se mit à chanter. Merveille ! une à une les
corbeilles s'emplissent ; puis l'ogre s'endormit. Comme par
enchantement, la canne rejoignit sa place. Calmement. Ali
s'empara des corbeilles qu'il déposa sur la fenêtre où l'oiseau
l'attendait II les chargea sur son dos et ils prirent l'essor en
direction de la maison. Ils y déposèrent le trésor. Nouveau
rendez-vous est pris pour le lendemain.

Pour la troisième fois, l'oiseau et Ali se retrouvèrent devant
le palais. Cette fois-ci le bienfaiteur pressentit un malheur. En
effet, les soupçons de l'ogre s'étaient faits plus précis, plus
insistants. *Il avait décelé des traces dans la cuisine !* Aussi
ordonna-t-il à sa femme de ne fermer aucune fenêtre du
palais. Prudent, l'enfant changea de cachette : il élut domicile
dans une immense jarre et at-

tendit. A peine revenu chez lui, l'ogre alla droit vers la cuisine, convaincu qu'il se saisirait de l'intrus. Mais il eut beau mettre tout sens dessus-dessous, ses espoirs furent déçus. Il ragea et se jura qu'il allait s'emparer de l'indésirable, coûte que coûte.

C'était l'heure du festin. Sa femme lui servit le repas. Lorsqu'il se fut rassasié, l'ogre demanda sa flûte. *Une flûte enchantée !* Une flûte qui n'a besoin d'aucun souffle. Après avoir tiré de l'instrument quelques notes mélodieuses, l'ogre s'endormit et se mit à ronfler profondément. Ali, comme les fois précédentes, crut qu'il allait puiser impunément dans le trésor de l'ogre. Mais c'était ignorer le pouvoir magique de la flûte enchantée ! Il s'en empara et aussitôt la voici qui se mit à chanter toute seule. L'ogre et son épouse se réveillèrent soudain. Affolé, Ali se rua vers la fenêtre poursuivi par les deux monstres et tous les domestiques.

Il crut sa perle certaine lorsque, impromptu, l'oiseau vint à son secours : mais soudain, voici qu'il BO br.v.a l'aile.

Afin de ne pas perdre la proie, l'ogre et sa suite firent seller les chevaux les plus rapides et se jetèrent à la poursuite de l'ennemi. A la vue de cette procession, Ali se rappela des deux amulettes. Il lui en restait une qu'il prit de sa poche et la jeta. Aussitôt un immense torrent jaillit qui emporta ogre, ogresse, domestiques et chevaux. Lorsqu'il arriva au village, Ali fut étonné de voir une chaumière métamorphosée en palais, un palais identique à celui de l'ogre. Et sa mère devant la porte, était parée d'habits de reine !

Avec émotion, il remercia l'oiseau. Et celui-ci disparut dans les cieux pour venir en aide à d'autres malheureux.

ahmed guitt

« A B D O » (conte)

Ahmed Guitt, né le 23 octobre 1941 à Ksar El-Boukhari. Etudes secondaires. Ecole Normale de Bouzaréa. Collabora à l'APC en 1964-1965. Actuellement s'occupe de problèmes de jeunesse au ministère de la Jeunesse et des Sports.

Il arrive très souvent de traiter un homme de fou ou d'idiot quand cet homme ne s'identifie pas à l'ensemble des autres. Lorsqu'il développe une idée qui n'est pas courante, on commence par l'exclure de la communauté et si son idée prend forme, il devient l'homme à abattre... C'est l'histoire de ABDO qui vivait, il y a bien des siècles, dans un royaume entouré de tous les côtés par la mer. C'était un jeune homme d'une trentaine d'années. Avec le visage haïe et les yeux bleus, il était très beau de sa personne. Il avait une tête bien faite. Certains considéraient qu'il n'était pas « bien né », car il était fils d'un pauvre paysan. Très observateur, rien n'échappait à son œil inquisiteur. Il était parfaitement capable de décrire les habits d'une personne qu'il n'avait vue qu'une seule fois dans sa vie après une période de dix à quinze années. Il retenait d'elle la couleur de ses cheveux, de ses habits. Il se souvenait de l'endroit de la rencontre et était capable de reconstituer la conversation point par point sans oublier les détails les plus insignifiants.

Personne ne l'appelait par son nom. Il était l'original pour les uns, l'illuminé pour les autres. Mais tous étaient

d'accord pour conclure qu'il n'était pas « normal ». Il était souvent au centre des conversations de la cour du roi et même du peuple.

N'ayant rien compris dans ce qu'il développait, ils se contentaient de le tolérer tant bien que mal. Ils reconnaissaient qu'il avait une excellente mémoire, savait discuter et ne brusquait personne.

Abdo pensait en effet, que les hommes devaient être égaux puisqu'ils étaient nés tels. Il vivait dans un royaume appelé la Calédiana qui n'était jamais administré par ses habitants. Tous les demi-siècles ou les vingt ans, il changeait de maîtres. Le pays était convoité pour ses richesses naturelles et surtout pour un produit rare qu'on trouvait dans les entrailles de sa terre. Ce produit avait son secret et seuls les hommes de science pouvaient l'expliquer.

lotis les royaumes au-delà des mers se faisaient la guerre continuellement pour se l'arracher et le garder. La guerre dans ce petit pays devenait traditionnelle. Ses habitants s'y étaient habitués et étaient devenus indifférents de génération en génération. Rien en effet ne les concernait. Abdo qui connaissait les moindres détails des guerres passées par l'intermédiaire de son père, en était révolté. A chaque fois qu'il en avait l'occasion, il donnait son avis d'une façon honnête et ne pouvait rien cacher. Son honnêteté était interprétée toujours comme une sorte de naïveté et aucun ne tenait compte de ses arguments. Il pensait que la terre était créée pour nourrir tous les hommes et que nul n'avait le droit de la posséder car ce n'était pas une création humaine. Il pensait aussi que ceux qui y étaient nés et qui y vivent, c'est ceux-là mêmes qui avaient le droit de la cultiver. Que les produits de sa terre natale devaient rester dans son pays. Il était très sensible aux misères des paysans et à la condition de son père qui travaillait de l'aube au crépuscule pour l'intérêt du roi, qui n'était point Calédianois. Il était en effet venu dans ce pays avec une importante flotte de bateaux, avait chassé les Anciens Maîtres et s'était installé à leur place. La vie des Calédianois n'avait pas du tout changé au contraire, et comme ils s'étaient endurcis, ils acceptaient leur destin avec RESIGNATION.

Pendant le règne du souverain qui s'appelait Iereingâto, il y avait des lois bizarres qui étaient scrupuleuses-

nient suivies et appliquées. Le peuple Calédianois n'avait pas le droit de porter certaines couleurs : le blanc, le vert et le rouge. Ceux qui s'habillaient en ces couleurs étaient jetés aux oubliettes ou avaient la tête tranchée. Seuls les courtisans, les soldats et les vizirs du Roi avaient le droit au choix de toutes les couleurs. D'ailleurs il y avait des marchands qui s'étaient spécialisés dans la vente de ces trois couleurs. Les Calédianois ne pouvaient pas s'adresser à ceux qui vendaient les tissus blancs, rouges et verts, c'était pour les « autres ». Pour être reconnus, les gens du peuple, en marchant, ne pouvaient pas balancer le bras gauche. Ils devaient le garder plié.

Abdo qui était très différent de tous les autres, portait toujours cachette les couleurs interdites et quand il le pouvait, balançait à loisir les deux bras.

Tercingâto qui pensait que ces lois pouvaient garder le peuple de la Calédiana sous sa domination, vivait heureux entre sa femme et son fils Algavi et ne se souciait de rien.

Le prince qui était très aimé de son père et surtout s'attendant, était aussi capricieux et turbulent. Un jour il avait exigé de son père un éléphant pour en faire son compagnon de jeu. Ce désir l'eût aussitôt satisfait. Algavi promenait sa bête encombrante tous les jours dans les ruelles du royaume. Elphé, l'éléphant, pouvait tout faire en compagnie du prince heureux, et personne ne devait souffler mot quand il saccageait les étalages, détruisait les maisons. Il était le cauchemar des marchands et du peuple. Il ne se passait pas un jour sans qu'il y eût un mort, victime de la sauvagerie de l'éléphant. Personne ne pouvait toucher ou insulter Elphé ou le prince, de peur de provoquer les foudres du roi.

Quand le peuple voulait se lamenter, il lui fallait le faire en cachette. On ne discutait le malheur qu'entre intimes, de peur d'être dénoncés.

Un jour, Abdo surprit un groupe de Calédianois en train de discuter de leurs malheurs survenus à cause du pachyderme. Mais rien n'avait été entrepris. On pleurait les morts, on pleurait son sort, sans plus. Les conseils prodigués par ce qu'on appelait « le fou » n'étaient jamais suivis, ni même écoutés. Il voulait encore une fois essayer de l'expliquer et d'intervenir au besoin.

— Frères, leur dit-il, vous avez assez pleuré, mais rien fait...

— Que faut-il donc faire, petit fou ? Il n'y a rien à opposer à la force, la tyrannie, les soldats et le roi ! On y gagne uniquement à être écrasé.

— Pas le moins du monde, leur répondit Abdo, il faut vous unir. Tercingâto ne peut vous tuer tous. Il a besoin de vous pour cultiver les terres, pour s'enrichir encore. C'est vous qui pouvez vous dispenser de lui.

— S'il ne nous tue pas tous, rétorqua le groupe, il tuera un grand nombre d'entre nous. Décidément Abdo, tu ne changeras pas, tes idées sont toujours bizarres. Elles ne sont jamais applicables. On a été trop patients avec toi, laisse nous maintenant.

— Je ne vous laisserai pas, je dois moi aussi parler et d'ailleurs mon idée n'a pas encore été exposée. J'entends m'imposer aujourd'hui. C'est très simple je vous supplie de m'écouter. Je vous débarrasserai à jamais de l'éléphant...

— Parle, nous t'écoutons, nous verrons par la suite.

— Bientôt, commença Abdo, le roi célébrera l'anniversaire de son fils, le prince. Comme de coutume il va réunir tout le peuple pour la cérémonie et lui demandera s'il est heureux. Habituellement, tous répondaient affirmativement, par peur du roi. Cette fois-ci c'est moi qui répondrai seul, par la négative. Je serai encerclé aussitôt par les gardes qui me présenteront devant Tercingâto, lequel me demandera les raisons pour me condamner. Vous voyez frères, je n'engagerai que ma personne. Il vous suffira pour m'aider un peu, tous ensemble, lorsque je m'adresserai à vous, de répondre au roi, OUI.

— Tu crois sincèrement Abdo que c'est là le remède à tous nos maux ?

— Non ! bien sûr, mais c'est un début. L'éléphant est notre premier problème. Une fois débarrassé de lui, on s'attaquera à d'autres plus importants.

Les Calédianois hochèrent la tête. Ils n'espéraient rien de sa part, mais promirent de dire OUI quand il s'adresserait à eux. Ils pensaient tout de même qu'ils n'avaient rien à perdre.

Encouragé, Abdo attendit le jour de l'anniversaire du

prince avec une rare impatience. Il pensait qu'il venait de saisir la meilleure occasion pour gagner la confiance de son peuple.

Quand le jour tant attendu fut venu, tout le peuple était là, angoissé, sous les fenêtres du palais royal, sûr qu'il allait être témoin d'un suicide inutile.

Le roi, après la cérémonie annuelle consacrée à son fils bien-aimé, s'adressa à « son peuple » :

— Calédianois, êtes-vous heureux ? et il enchaîna presque aussitôt, alors chantez la gloire de vos souverains...

— Non, répondit Abdo, le peuple n'est pas heureux et cela dure depuis très longtemps.

Tercingâto, rouge de colère, se leva du trône placé face à la foule, leva l'index en direction d'Abdo et grogna: « Qu'on m'amène immédiatement ce fou. Je lui ferai regretter d'être venu au monde. Que cela serve d'exemple à tous ! ». Vite encerclé, Abdo fut pris comme un oiseau dans un piège et en un clin d'œil, il se trouva à genoux devant le roi. Après avoir embrassé les pieds du souverain, H se leva et dit à Tercingâto, très calmement : « Avant de m'expliquer Sire, et Dieu vous garde, écoutez le peuple >>. Se tournant vers la foule, Abdo lança : « Ai-je dit vrai ? il attendit, attendit, attendit encore et en vain.

— Alors petit fou, qu'est-ce que tu attends du peuple.

Ce dernier était terrorisé. Se sentant trahi, Abdo voulut donner une première leçon à ses Calédianois.

— Sire, vous ne voyez pas que votre peuple est très malheureux ? Il n'a pas osé vous dire que l'honorable éléphant de votre fils le prince, que Dieu vous le garde, est très malheureux. Il est souvent mélancolique, soucieux. Algavi ne s'en est pas aperçu. Elphé, le noble compagnon de jeu de votre fils a besoin d'une éléphante. Il veut se marier. Faites en sorte Sire, je vous en supplie, de satisfaire le désir de votre peuple et d'Elphé. Le prince n'en sera que plus heureux encore, avec un couple.

— Comment t'appelles-tu, hô ! esprit clairvoyant. Tu me semblés sage !

— Je suis votre serviteur, Abdo. Tout le monde m'appelle le fou.

— Je leur interdirai à partir d'aujourd'hui de t'appeler

ainsi. Tu viens de démontrer avec courage que tu es un bon serviteur de la couronne et un bon aîné du prince. Ton attention sera récompensée largement : à partir d'aujourd'hui c'est toi qui te chargeras de soigner le couple d'éléphants. Va maintenant, tu es libre.

Et se tournant vers le peuple ébahi, le roi lui dit :

— Calédianois, votre désir sera satisfait aujourd'hui même. Elphé l'éléphant a sa compagne. Votre attention pour le prince est noble et je vous en remercie. J'ai toujours eu confiance en vous.

Le jour même, le prince reçut du Roi son père le cadeau d'anniversaire : une éléphante. Il n'y eut que deux heureux : le prince et Elphé.

Les Calédianois n'osèrent pas contredire l'affirmation d'Abdo et lui tinrent rancune. Personne ne le félicita pour le nouvel emploi bien au contraire, on ne lui parla plus. Abdo était très content de s'être sorti du mauvais pas dans lequel allait le précipiter le peuple. Il était satisfait d'avoir donné une leçon à ses frères mais la nouvelle intruse l'inquiétait lui aussi. Il se proposait, si le peuple le suivait, de régler le problème des éléphants définitivement.

Pendant ce temps les dégâts se multiplièrent, les morts aussi. Les Calédianois tinrent Abdo pour responsable, oubliant totalement leur lâcheté. Ils lui en voulurent. Il était devenu à leurs yeux, le symbole de la peste. Ils n'y firent rien, ils continuaient à se lamenter, à pleurer leurs pertes et leurs morts. Il faut dire aussi, que l'éléphant et sa femelle, lâchés en toute liberté dans le royaume et suivis par le prince, s'en donnaient à cœur joie. Cela amusait beaucoup Algavi. Toutes les boutiques fermaient quand le coup de bêtes sortait dans les ruelles étroites du royaume.

Un autre souci encore vint inquiéter davantage les habitants du royaume, c'était la multiplication de l'espèce éléphant. Il était normal que le couple fit des petits. Aucun Calédianois ne voulut entreprendre quoi que ce soit. La résignation était leur seule planche de salut.

Abdo, qui était maintenant souvent en compagnie du prince, gagna la sympathie de ce dernier. Il ne pouvait parler qu'avec Algavi, car personne ne lui adressait la

parole. Il ne se plaignait pas au contraire, il voulait que ses frères souffrent encore plus pour qu'ils se réveillent et se délivrent par eux-mêmes. Les jeunes Calédianois, quand ils le voyaient passer, crachaient par terre à son adresse et le traitaient tout haut de LACHE. Cette insulte ne le touchait pas. Sa conscience était bien tranquille.

Un jour, que ces derniers l'injuriaient comme d'habitude, il s'arrêta, les appela et leur dit : « Jeunes Calédianois, vos parents ne vous ont pas tout raconté. J'ai sauvé uniquement ma tête de l'épée. La lâcheté, je ne la connais pas, je peux vous en donner la preuve. Ce sont les vieux qui n'ont pas eu le courage de m'aider, de lutter pour se libérer. On ne peut rien attendre d'eux. J'espère plutôt en vous, car avec vos jeunes esprits, vous n'avez pas pris l'habitude de vous regarder souffrir et attendre ».

Après leur avoir raconté l'histoire de l'anniversaire du prince en détail et décrit la lâcheté des vieux Calédianois, il leur dit : « Je ne suis qu'un être humain et pourtant je n'accepte pas l'injustice tout comme vous, mais je me refuse à agir seul car je ne suis pas un prophète. J'ai une idée pour débarrasser le royaume du couple d'éléphants mais il faut que vous m'aidiez, sans trop compter sur vos parents. Tous les jeunes en âge de comprendre devraient être avec nous ».

— Mais c'est impossible de s'attaquer à plus fort que nous. Tu as gagné notre confiance. Nous te comprenons maintenant que tu nous as raconté en détail les péripéties de l'histoire, mais que doit-on faire ?

— Ayez confiance encore je suis des vôtres. Je n'ai aucun lien avec les tyrans du pays. Voyez comme je suis traité, moi le seul Calédianois récompensé par le Roi : Je soigne deux bêtes sauvages et cela est considéré par la Cour comme une haute distinction.

Et depuis ce jour-là. Abdo gagna chaque jour davantage d'amis. Tous étaient impatients de connaître comment il allait agir pour les débarrasser des éléphants. Les vieux qui continuaient de ne pas le souffrir, voulaient persuader les jeunes Calédianois qu'Abdo n'était qu'un « fou » et en plus une peste et l'ennemi de son peuple. Mais les jeunes consolidaient tous les jours davantage l'amitié qui les unissait à Abdo. Celui-ci commençait à reprendre courage, car ses idées étaient enfin comprises.

Un jour, il les invita à sortir loin du royaume, dans une forêt, pour discuter en toute tranquillité et leur parla ainsi : « Le moment de réaliser ce que je vous avais promis est enfin arrivé. J'ai attendu tout ce temps pour avoir avec nous le plus de jeunes. Le reste nous le gagnerons lorsque nous aurons réussi ce qui pour eux. tient du miracle ».

Il leur expliqua son idée qu'ils trouvèrent géniale et s'enthousiasmèrent immédiatement. Après s'être mis d'accord, ils se mirent aussitôt à réaliser leur plan dressé par le nouveau chef. Chacun avait un rôle actif.

Le lendemain Abdo, alla trouver son ami de circonstance, le prince, pour lui communiquer une nouvelle qui était sensée lui faire plaisir. Il lui parla ainsi : « Beau prince, tous les jeunes de mon âge adorent vos éléphants. Ils aimeraient, si vous le leur permettez, les caresser et les embrasser ».

— Je suis fort content Abdo, que tes amis commencent à apprécier mes éléphants et comment feraient-ils alors ?

— Tu. demanderas au Roi, ton père, de te construire des grandes cages pouvant prendre Elphé et sa femme et chaque matin, les jeunes pourraient à leur aise les approcher et les embrasser.

Quelques jours plus tard, les cages furent installées dans lesquelles se trouvaient les éléphants, et les jeunes Calédianois réalisèrent tranquillement la première étape de leur plan. En effet, tous les jours, à la même heure, les amis d'Abdo se rassemblaient et venaient embrasser et caresser religieusement les deux bêtes. La nouvelle fut bientôt connue de tous. Le roi était charmé de ne pas rencontrer de résistance de la part des jeunes, et était heureux que les deux pachydermes rentrent dans les mœurs. Les vieux, par contre, qui n'étaient pas mis dans la confiance entrèrent en conflit avec leurs fils. Ils pensaient que les jeunes avaient abandonné la religion de aïeux et en avaient adopté une autre. Abdo « le fou » était à leurs yeux le seul responsable. S'il n'avait pas été sous la protection du prince et du roi, ils l'auraient tué. Ils se résignèrent une fois de plus.

Après deux longs mois, Abdo, alla cueillir une plante qui était peu connue. Celui qui la touchait avait presque immédiatement les mains enflées. Une fois la provision

de plan Les faite, il la distribua à ses jeunes amis et leur expliqua les consignes à suivre. Il en garda une petite

Le lendemain, r.u moment où il accompagnait le prince ncz i^s ci'3piiñints- il cissimua précieusement dans un •'.•?•:! jRC 5S farr.'nnj yknlé. par dessus il avait mis quel-

A leur arrivce. Abdo en cachette avait mélangé quel-uoici u.ies de se? plantes au fourrage que les éléphants ma.a./.'jdciii. Après que les bêtes furent rassasiées, Abdo (.•Oii?eñia au peut prince de prendre quelques sucreries.

— Prince. si vous voulez faire plaisir à Elphé et sa famille, plongez votre main dans ce sac et retirez un peu de sucreries que vous leur donnerez...

— Oh ! Merci, Abdo, m as pensé à tout, tu es un bon

Le prince se précipita vers le sac pour retirer ce qui allait régaler les bêtes et en y mettant la main, il toucha aussi les plantes, qu'il prit pour du fourrage. Abdo, en cachette, prit aussi le soin de toucher la plante. Quelques instants plus tard, les mains du prince et celles d'Abdo étaient devenues rouges et très enflées. Les deux éléphants s'arrêtèrent brusquement de manger. Leurs « bouches » avaient pris des proportions démesurées.

— Abdo, dit Algavi affolé, en s'apercevant de son anomalie soudains avec des yeux ronds, que se passe-t-il ? J'ai des démangeaisons, j'ai la peau qui rougit de plus en plus, les mains enflent. Elles vont éclater ; emmène-moi vite chez mon père.

— Moi aussi, lui répondit Abdo. Regarde les éléphants. c'est sûrement eux qui nous ont donné la maladie. Te souviens-tu... ? On vient de les toucher ensemble. Cela est très grave mon Prince, vite allons avertir le Roi.

ils se précipitèrent presque immédiatement vers le palais royal.

Tercingâto. qui les reçut avec un étonnement sans éaal, n'en croyait pas ses yeux. Il s'enquit auprès d'Abdo.,

— Que se passe- t-il ? Comment cela est-il arrivé ?

— Je ne saurais vous dire Majesté, comment cela est arrivé. C'est une maladie que nous avons constatée chez les deux éléphants. qui fait que nous avons les mains ainsi.

Comme d'habitude le prince et moi, avons caressé nos deux protégés. En venant jusqu'ici, j'ai rencontré beaucoup de jeunes Calédianois, les amis d'Elphé, ils avaient non seulement les mains enflées, mais les lèvres aussi. Ils assurent tous avoir touché les animaux. C'est une maladie qui a très vite pris dans votre Royaume. Je crains le pire, Sire...

Les médecins interrogés sur la calamité qui venait de s'abattre brusquement sur le Royaume, ne surent répondre. Ayant trouvé la source du mal ils avaient conseillé d'éloigner pour un temps les deux éléphants en défendant aux jeunes et surtout au prince de les toucher.

Abdo était tout désigné pour cette mission. Il fut donc chargé par le Roi d'emmener les deux bêtes très loin de la ville, à plusieurs jours de marche et de les observer. Il ne devait revenir que si la maladie disparaissait. Dans son for intérieur, Abdo s'était réjoui de la tournure des événements, et surtout d'avoir réussi son premier plan. Il partit aussitôt, accompagné des deux pachydermes. Pendant ce temps-là, les médecins conseillaient aux malades d'enduire les parties enflées de leur corps, de matière grasse. Aucun ne soupçonnait la plante, sauf les jeunes Calédianois et leur CHEF. Ceux-là savaient, jadis ils étaient instruits par Abdo, que leurs mains et leurs lèvres allaient désenfler le lendemain. Ils faisaient croire aux médecins que le remède prescrit était très efficace. Quand tout fut rentré dans l'ordre, le Roi remercia le ciel pour la guérison de son fils et maudit les deux éléphants, qu'il ne voulait plus voir s'approcher de son palais.

Abdo, qui avait pris la première direction qui s'était présentée à lui, marcha, marcha pendant de longues journées. Il avait fait perdre la piste aux éléphants. Quand il eut jugé qu'il n'était plus possible pour les deux animaux, après ce long voyage, de revenir dans le Royaume, il leur rendit leur liberté, les abandonna et reprit le chemin du retour. Son absence avait duré une quarantaine de jours.

A son arrivée dans le royaume, il fut accueilli par ses jeunes amis avec un enthousiasme et une joie extraordinaires. Après la longue absence d'Abdo, les vieux qui avaient commencé à comprendre la stratégie de celui qu'ils appelaient « le fou », mesuraient son courage, respectaient son sacrifice, baissaient les yeux à son passage.

Il ne leur tint aucune rancune. Il continua au contraire à user de courtoisie et de gentillesse envers eux. Il les salua cordialement.

Le Roi, qui était curieux de savoir ce qu'il était advenu des éléphants, convoqua le même jour Abdo au palais. Ce dernier, avant de se présenter devant Tercingâto, prit le soin de mettre dans ses poches des morceaux d'oignon. Devant la porte du palais royal, il empoigna le légume, le coupa et le mit dans ses yeux qui devinrent rouges, très rouges. Son visage fut brusquement baigné de larmes. On le présenta dans cet état au Roi, qui lui dit :

— Abdo, que t'est-il arrivé de grâce ?

— Majesté, j'aurais préféré mille fois la mort à l'état dans lequel je me trouve. Je suis le plus malheureux des hommes. Aucun malheur n'est plus grand que le mien.

— Parle, je t'écoute, que se passe-t-il enfin ? Veux-tu parler... ?

— Sire, depuis que je suis parti avec mes honorables compagnons, les éléphants, je n'ai cessé de pleurer jour et nuit. J'ai craint leur mort. Je m'étais sincèrement attaché à eux. Ce qui m'a abattu, c'est qu'ils ont longuement souffert avant de mourir. J'aurais préféré mourir à leur place. Ce sentiment avait disparu pour laisser place à un autre. Je me suis dit que maintenant que mes deux « amis » éléphants sont morts, quel sera mon sort ? Je ne pourrai plus revoir le prince Algavi, mon Maître, que j'aime le plus au monde. C'est grâce aux deux bêtes disparues que j'ai eu le plaisir de servir votre fils bien aimé. Aucun Calédianois ne me parle. Ils ne m'aiment pas. Vous voyez Sire, que je suis inconsolable et le plus malheureux des mortels.

— Tranquillise-toi Abdo, tant pis pour la mort des éléphants. J'aimerais beaucoup avoir des serviteurs fidèles et dignes de confiance comme toi. Tu as bien servi le prince et il ne saurait se dispenser de tes services. Va... ! à partir d'aujourd'hui tu soigneras ses chevaux. Est-ce là la solution de ton problème ?

— Merci, Majesté, votre bonté est sans égal, j'y mettrai toute mon âme. Il se prosterna mille fois, embrassa les pieds de Tercingâto. A chaque fois qu'il les embrassait, il aurait préféré les couper d'un coup avec ses dents.

Abdo

Lo ?oi " :GKiiir, ençaii à l'apprécier, niais continuait *ton-leurs a lu** défendre le port du rouge, du blanc et du vert, de r.-émo mi'i.1 ne l'autorisait pas à balancer le *bras gauche*.

Âlx'o f's'n alla du palais, sati<s&ait de son exploit qui i'v;j.i s*'ak coûté plusieurs jours de souffrance. Après le départ de," éléphanis, le weupie se sentait un peu soulp:é. !1 savait :}a'il le devait à Abdo. Les jeunes Calédiaois le respi'C'. 'ik-nt de plus en pins, le vénéraient même. Ils avalent r-pére une proUe "ori loin, du royaume et inconnue de tous, dans laquelle ils comptaient se regrouper «ouverù, Celle propos! ;.i;ii enthousiasma Abdo. Celui-ci ne ménageait aucun effort pour l'enseignement ou'il dov>

naït k sr-' triiis. il leur parla de philosophie, de poésie, de l'art ct'i faire la guerre aux tyrans quand on est démuné d'armes ^Pt ds trésor. Il leur parla aussi de l'art de gouverner sagement, de l'art de cultiver la terre pour soi en s'entrViidant et en y mettant un produit qui se trouve dans les entrailles du sol de la Calédiana, et que Tcrein-gâto avais tenu secret.

Bieritôr les jeunes récalcitrants étaient gagnés à sa cause. Les vieux étaient maintenant fiers que leurs fils cherchent la -compagnie d'Abdo.

L'n jour que tous les jeunes étaient regroupés autour de lui, d'«ns la grotte, Abdo leur dit : « Rappelez-vous le temps des éléphanis. Cette période ne doit jamais être oubliée. Elle nous enseignera notre force dans l'union, notre arne'ir pour notre peuple et pour notre Calédiana et aussi r.ous donnera les forces nouvelles pour réaliser notre deuxième BUT. Nous vivons actuellement sous la tyrannie • la terre sur laquelle nous vivons appartient aux Caiédi-inois et seuls ces derniers doivent la cultiver. Pour réaliser cette espérance, il nous faut éloigner à ja-mais Tercingâto et ses suceurs de sang et être dorénavant d'aussi vaillants défenseurs de notre sol natal que nous le sommes de nos femmes. Pour cela il nous faut commencer dès aujourd'hui. Notre seul ennemi c'est le découragement. La lutte sera longue et dure. On doit se revoir tous les jours au crépuscule dans cette grotte et préparer ensemble les actions du lendemain. La nuit sera noire alliée. Pendant la journée chacun de nous s'occupera de ses tâches comme d'habitude, une fois le soir arrivé, nous travaillerons à la destruction rie Tercingâto.

Les amis avaient convenu de créer un climat d'insécu-

Abdo

rite dans tout le royaume. Ils décidèrent de brûler les récoltes dr. tyran, de s'attaquer aux notables alliés du Roi, d'attaquer les soldats isolés.

Il ne se passait pas une nuit sans qu'il n'y eût une action spectaculaire, accomplie contre les intérêts de Tercingâto. Les premiers mois, le roi ne réalisa pas l'ampleur do la catastrophe. Il croyait que c'étaient des imprudences faites par quelques révoltés. Il renforça sa garde autour de « ses terres » et de son palais.

Après deux longues années, les actions se multiplièrent sans cesse. Tercingâto s'était affolé. Il interdit à tout Cafédjanois de sortir de chez lui après la tombée de la nuit. 11 ne savait quoi faire contre des ennemis invisibles. Ses nombreux gardes et soldats battaient les campagnes ; ils ne trouvaient que de paisibles paysans occupés par leur « basse besogne ».

Si un soldat, pendant la nuit ,s'éloignait de son groupe, c'était un homme mort. Personne ne croyait aux fantômes, mais la réalité amère était là avec toutes ses conséquences Les courtisans ne pouvaient se déplacer sans une garde nombreuse. Le prince était entouré de nombreux soldats détachés pour sa garde. Il ne pouvait plus sortir du palais.

Abdo continuait de soigner les chevaux dans les écuries. Les fêtes aussi bien populaires que royales cessèrent. Tous ne parlèrent que des hommes invisibles de la nuit.

Un joui Tercingâto convoqua ses conseillers et ses généraux et leur dit : ce Cette situation devient insupportable. -Nos soldats meurent, nos récoltes brûlent devant nos yeux, nos richesses diminuent et maintenant nous craignons pour nos vies. Nous sommes en face de « Fantômes », en face d'une force insaisissable. Quels sont vos avis ". L'un des généraux se leva pour répondre : κ Sire, nos forces diminuent. Jusqu'à ce jour, nous n'avions pas eu besoin de Calédianois dans notre armée. Je pense qu'il faut faire appel à eux maintenant ».

Un conseiller du Roi demanda la parole : « Sire, ceux qu'on appelle fantômes, ne sont que des hommes, des paysans calédianois révoltés. Ne faut-il pas les attirer à nous, avant que tous ne soient gagnés par la fièvre ? Je propose qu'on leur permette de prélever un tiers de la récolte au lieu du cinquième qu'ils avaient l'habitude de prendre ».

La répugnance des Calédianois pour les soldats de Tercingâto était telle qu'aucun n'accepta de s'enrôler dans la garde. Le roi fit appel alors à des mercenaires. Les souverains des royaumes qui avaient l'habitude de faire la guerre à Tercingâto s'allièrent à lui, de peur que la révolte ne traverse les mers et ne les gagne. Ils lui envoyèrent des soldats pour combattre les « fantômes invisibles ».

Après plus de cinq années d'une guerre qui ne voulait pas dire son nom, et comparable à un vent imprenable et insaisissable, Tercingâto conseillé par des hommes sûrement intelligents, voulut s'entretenir avec les révoltés. Il leur offrait les quatre cinquièmes des récoltes pour ne garder que le cinquième. Les jeunes amis d'Abdo, lui répondirent par des actions spectaculaires jamais vues dans le passé. Ils prirent même le soin de tuer un soldat sur lequel ils épinglèrent un message adressé au Roi : « A Tercingâto, de la part de tous les Calédianois : Nous te conseillons de reprendre avec les tiens, le même chemin qui t'a mené dans notre pays. Nous sommes décidés cette fois à balancer nos deux bras, à porter le blanc, le rouge et le vert, et profiter de toutes nos récoltes. Tu as rempli tes prisons de Calédianois. Tu les as même parqués comme des bêtes sauvages sous le soleil, la pluie et dans le froid. Tu as tué et massacré. Si tu ne suis pas ce conseil qui nous semble sage, la mort accompagnera ton K auguste » personne dans la mer. Nous ne répondrons pas non plus de la vie de la reine et du prince ».

Le message fut lu mille et une fois par Tercingâto. D'effroi, les lettres dansaient devant ses yeux. Au bout de plusieurs jours, il se remit et comprit enfin le désir des Calédianois.

— Ils sont fous, tous fous. Comment osent-ils, les renégats, dire que tous les Calédianois sont contre moi. Abdo est la preuve qu'ils se trompent. C'est un bon serviteur, courtois, soumis. Qu'on m'amène Abdo sur le champ.

— Abdo ! Qu'bnt-ils tes Calédianois ? Ils sont devenus tous fous. Tu peux aller leur dire que tu es contre eux et avec moi. J'ai la grandeur, la puissance et la richesse.

— Sire, je ne les ai jamais vus. Ils sont invisibles. Ils me font peur. Il vaut mieux ne pas les approcher. Vous savez bien qu'ils me tueront. Je suis votre plus humble serviteur.

— Abdo, il faut que tu partes aujourd'hui, cette nuit même les voir. Je voudrais savoir ce qu'ils me veulent. J'ai peur pour mon fils, « ton maître ». Je t'en supplie Abdo, toi tu es Calédianois, ils ne te feront rien. Parle à leur chef, je le nommerai général ou conseiller du Roi et tous les autres travailleront pour moi et seront bien considérés.

Abdo quitta le palais. Muni d'une autorisation royale, il prit le chemin de la montagne, devant les soldats. Il devait chercher les « fantômes » et leur parler au nom de Tercingâto. Personne ne le soupçonnait. Il était en effet le guide, l'esprit et l'âme des « fantômes » qui étaient tout simplement les jeunes Calédianois, ses amis. Quelques vieux les avaient rejoints. Ils étaient devenus aussi dynamiques que les jeunes.

Cette nuit il ne se passa rien, Abdo ayant rassemblé tous ces « hommes fantômes », leur parla ainsi : ce Aujourd'hui Tercingâto m'a supplié, moi son plus bas serviteur. Il est même prêt à ne prendre que le cinquième de nos récoltes. Mais il n'a pas encore l'intention de quitter notre pays. Vous voyez le chemin que nous avons parcouru depuis sept années entières. Je ne peux pas malheureusement prévoir le jour de son départ. Il ne saurait d'ailleurs tarder. Nous nous sommes mis d'accord pour travailler à la destruction complète de notre tyran. Nous ne devons pas nous arrêter à mi-chemin. Aujourd'hui Tercingâto nous donne les quatre cinquièmes de nos propres récoltes, demain, il reprendra absolument tout. Il faut que nous apprenions à nous méfier des Rois.

Rappelez-vous les éléphants, rappelez-vous nos serments, rappelez-vous nos morts. Ces morts doivent servir tous les Calédianois. N'oubliez pas ceux qui sont battus tous les jours par les soldats, ceux qui se meurent doucement dans les oubliettes du palais royal.

Les jeunes amis avaient les larmes aux yeux. En effet, personne n'avait oublié ces périodes de souffrances. Ils étaient tous d'accord pour ne sortir des ténèbres de la nuit qu'une fois Tercingâto mort ou parti.

Un jeune ami d'Abdo, devenu grand responsable dans L'art de faire la guerre aux soldats du Roi, se leva pour parler : « Abdo a raison, nous devons continuer. Aucun des rois passés, devenus les maîtres dans notre bien aimée

Calédiana. n'avait daigné parler à nos aïeux, fercitigûto veut nous rencontrer car notre crainte devant lui a disparu. C'est lui maintenant qui a peur de nous. Il faut lui asséner le coup de grâce ».

Ils ne trouvèrent qu'un seul moyen. Ils se mirent en devoir de le réaliser.

Le lendemain, Abdo fut conduit, dès son arrivée au palais, devant le Roi.

— Alors Abdo. les as-tu vus ?

— J'ai vécu. Majesté, un cauchemar...

— Comment ? raconte vite au je te fais couper la tête...

— En effet. depuis que je suis sorti du palais, je n'ai cessé de les chercher. A la tombée de la nuit, je me suis abrité sous un arbre et me suis endormi, sans le vouloir, car j'étais mort de fatigue. Dès que j'eus fermé les yeux.

des mains robustes saisirent par -'33 cpr.

réveillé en sursaut. A ma grande stupéfaction, je me vis encerclé par un grand nombre d'hommes masqués et habillés de noir. Ils étaient d'une taille dépassant largement la moyenne. Dès que je fus reconnu, plusieurs d'entre eux réclamèrent ma mort. L'un d'eux qui paraissait être le chef, me demanda :

— Abdo, pourquoi est-tu venu dormir ici. Tu es venu pour nous espionner ?...

— Non Seigneur, lui ai-je répondu, c'est le Roi qui m'envoie pour vous rencontrer. Le hasard m'a servi puisque je suis devant vous.

je leur ai transmis fidèlement votre message. Celui qui m'a parlé la première fois me donna un soufflet et me dit : « Va, chien, tu ne changeras pas. Tu diras à ton maître que c'est sa mort que nous voulons. Ils me renvoyèrent et disparurent comme par enchantement.

Abdo quitta l'éreingâto qu'il laissa pensif et inquiet. Il alla par la suite rejoindre Aïgavi, alors âgé de quatorze ans. Dès qu'il l'eut trouvé il lui dit :

— Beau prince, hier, je suis sorti pour la première fois hors de la ville pour accomplir une mission que votre père m'a confiée, j'ai vu quelque chose d'extraordinaire, mais il faut me promettre de ne rien dire à personne pour que je puisse vous mettre dans le secret.

— Je te le promets, parle Abdo, vite...

— J'ai revu Elphé l'éléphant et sa compagne. Ils étaient suivis de deux éléphants très beaux. Ils m'ont reconnu dès qu'ils m'ont vu. Ils habitent une grotte.

— Mais nos deux éléphants sont morts depuis longtemps. C'est ce que tu avais rapporté au Roi.

— Non, beau prince, ils ne sont pas morts. Je les avais laissés effectivement très malades. Ils semblent complètement guéris maintenant. Mais je n'ai pas osé dire la vérité au Roi, car il était capable de les faire tuer.

— C'est une chose extraordinaire Abdo. Il ne faut rien dire à mon père. Je ne veux pas qu'un malheur arrive à nos amis.

— Demain j'irai les revoir et leur porter quelques sucreries.

— Moi aussi Abdo, j'ai hâte de les revoir...

— C'est impossible beau prince, votre père vous défend de sortir sans escorte et si on vous accompagne on saura la vérité, et ils tueront les éléphants.

— Je pars donc seul avec toi. Abdo je te prie de bien vouloir me trouver un moyen pour sortir du palais sans être reconnu.

— Alors écoutez bien, beau prince, demain, quand la garde sera en train de manger, vous vous habillerez simplement et vous viendrez me rejoindre dans les écuries. je vous mettrai dans une charrette et je vous recouvrirai de fourrage. Une fois loin du palais, je vous libérerai et nous pourrons à loisir rendre visite à nos amis. N'oubliez pas les sucreries. Ils en sont friands.

Le lendemain tout se passa comme prévu. A la limite de la protte ils furent accueillis par plusieurs jeunes qui les attendaient impatiemment. Ils se saisirent d'Algavi qu'ils mirent à l'intérieur de la grotte et conseillèrent à Abdo de reprendre le chemin du retour pour ne pas attirer sur lui l'attention. Ce dernier, après avoir donné ses ordres pour la journée et les jours suivants, prit congé de ses amis.

Ayant regagné le palais, il rejoignit les écuries et attendit.

La disparition du prince ne fut remarquée que vers le

soir. On mit le Roi au courant de l'événement, ce qui le rendit fou de douleur. On chercha le prince partout, dans les moindres recoins. On organisa une battue aux alentours du palais. On demanda à tout le monde : personne ne l'avait vu. Tercingâto passa une nuit agitée. Il ne ferma pas les yeux une seule fois.

Le lendemain, le roi fut averti par ses sujets, qu'un message avait été laissé sur le corps d'un soldat mort, trouvé non loin du palais. Il avait à choisir entre la mort du prince, au bout de cinq jours et son départ définitif de la Calédiana. Il regretta pour la première fois de ne pas avoir suivi les conseils « des fantômes ». Il convoqua immédiatement après la lecture du message, son fidèle serviteur, devenu maintenant son meilleur messenger et lui dit : « Tu as été le seul à parler avec ceux de la montagne, cours vite les repoinde... Il faut les trouver sinon du auras la tête tranchée. Tu leur diras que Tercingâto est d'accord pour quitter la Calédiana à condition qu'ils ne fassent aucun mal à mon fils... »

Et l'attente commença, interminable. Le moindre bruit dans le palais était interprété comme un événement nouveau. Tercingâto posta des guetteurs pour avvertir de l'arrivée du messenger. A chaque instant le Roi leur demandait s'ils voyaient quelque chose.

Pendant ce temps, Abdo qui était arrivé dans la grotte prenait du plaisir à se faire attendre par le tyran. Après s'être entretenu avec ses amis, Abdo se décida à aller rendre la réponse à Tercingâto. Ce dernier accueillit son fidèle serviteur et messenger devant la porte du palais.

— Ne me dis pas que mon fils est mort, je te tuerai de mes propres mains...

— Majesté, j'ai vu le prince, il est en excellente santé. Les hommes masqués prennent bien soin de sa personne. Ils m'ont remis un message pour vous. Le roi l'ouvrit et lut : « Nous tenons nos promesses, la vie de votre fils dépendra de votre décision. Nous vous le remettons quand les soldats auront quitté la terre Calédianoise. Vous resterez le dernier à partir pour reprendre Algavi, en nous laissant tous vos biens. Si ces conditions ne sont pas respectées, votre fils sera tué ».

— Je partirai, oui je partirai, je ne pourrais jamais vivre avec les barbares. Me tuer mon fils ! C'est *une* sauva-

gerie ! Va, retourne Abdo, dis-leur que Tercingâto prépare son départ. Les gardes et les soldats commenceront à quitter la Calédiana aujourd'hui. Je veux mon fils. Je reprendrai mes anciennes terres.

Les mercenaires du tyran, avant de gagner leurs galères, prêtes à prendre le large, incendièrent tout. Ils ne laissèrent derrière eux que le deuil et la désolation. La Calédiana était devenue un immense brasier.

Au bout de quatre jours, il ne restait dans l'île que [es Caiédianois et le roi qui attendait de revoir son fils.

Le cinquième jour, tous les jeunes amis firent leur entrée dans le palais. Ils suivaient Abdo qui avait près de lui le prince.

— Tiens, voilà ton fils. Nous lui avons enseigné pendant son séjour dans notre grotte que la terre ne devait pas servir à un seul homme. Les Calédianois depuis longtemps, depuis des siècles ont appris que leur véritable mère est la terre et qu'ils doivent Faimer et la travailler ensemble. Il leur faut maintenant réapprendre à agir comme au temps où ils étaient libres. Avec les bras vigoureux de leurs fils, ils feront des merveilles. Va ! tu es libre maintenant...

— Toi ,Abdo... ce n'est pas possible. Cest toi qui as fait tout cela ! Je t'aimais bien. Je t'ai récompensé. Ta avais gagné l'amitié du prince.

— Tu oublies. Tercingâto que j'étais dans les écuries. Je soignais des chevaux qui ne m'appartenaient même pas. C'était là ta distinction. Tu es aveugle et tu le resteras jusqu'à ta mort.

Tercingâto prit la mer avec son épouse et son fils, le désespoir au cœur. C'était pour lui un rêve trop court.

Pendant les premiers jours qui suivirent le départ du Roi, les Calédianois prirent plaisir à balancer les deux bras et ne porter que les trois couleurs longtemps interdites.

Les fêtes durèrent des mois. Les Calédianois avaient retrouvé leur joie de vivre, leur courage et leur ardeur au travail. Abdo fut le premier à reprendre le chemin des champs. Une nouvelle récolte se préparait.

tahar djaout

AUBE BRUMEUSE

C'était l'hiver. Un hiver de Kabylie. La pluie tombait sans interruption depuis le matin, et de nombreux ruisseaux, engendrés par les trombes d'eau, traversaient la grande route et se précipitaient dans les ravins avec un fracas assourdissant ; ils sillonnaient les champs dont ils sapaient la glèbe noirâtre qu'ils entraînaient dans un tourbillon boueux pour la déverser dans la rivière en crue. Des arbres nus et gris émergeaient des terrains lessivés.

Aucun corbeau n'osait braver la tempête et venir sillonner d'un vol même furtif l'air froid et brumeux.

Un vent violent balayait la campagne déserte. Pas de feuilles à emporter. Pas de feuillage à faire gémir ou chanter. Rien que des branches nues... des bras noirs... des smielettes. Une nature mutilée. Des troncs déchiquetés.

des projectiles rouilles étaient là pour rappeler au voyageur qu'il était dans une atmosphère de guerre et que, par surcroît de cet hiver rigoureux, une deuxième force prenait part à la mutilation de cette nature morte, cette • 'ois une force créée par l'homme lui-même : la force des

Il était environ une heure de l'après-midi. Sur la grande route allant de P.-G. à A.-C., un kilomètre avant l'oued •S.K.. marchait un homme, une noire silhouette d'homme. Il s'avancçait, ballotté par le vent, sans se presser, comme s'il ne faisait même pas attention aux grands flots de pluie se déversant sur ses vêtements qui s'agglutinaient à son corps. Pauvres vêtements d'ailleurs. L'eau qui faisait de

vastes flaques sur la route pénétrait à profusion dans les bottes usées, clapotait et giclait à mesure que le jeune homme avançait sur la route déserte. Il portait un pantalon de toile bleue qui collait étroitement à ses mollets et une vareuse noire usée aux coudes. Rien ne protégeait contre les rafales de l'averse son visage mal rasé.

Le jeune homme marchait toujours, flegmatique, enfouissant seulement le cou dans sa vareuse lorsque la pluie devenait plus cinglante.

De maigres buissons restés verts dégouttaient et se courbaient convulsivement sous la poussée du vent. La pluie tombait toujours et venait élargir les flaques boueuses de la route.

Arrivé devant l'oued S.K., le jeune homme, épuisé par sa longue marche, alla s'asseoir sous un vieil olivier pour reprendre des forces et se garantir pour un moment du fouettement devenu cuisant de l'averse. Il regardait attentivement autour de lui comme pour se remettre ces paysages qu'il semblait n'avoir pas vus depuis longtemps ou ne pas connaître du tout.

En effet, le jeune homme n'avait pas mis le pied dans cette région — sa région natale — depuis quatre ans. Il avait été arrêté au mois de décembre 1954 avec cinq hommes d'O. et d'autres furent fusillés au camp d'A.-C. le lendemain même de l'arrestation. Les autres furent internés à la prison de P.-G. et Slimane Arezki — c'est le nom du jeune homme — en sortit après un an pour être envoyé à la prison de T.-O. où il passa encore trois années.

Enfin libéré, il avait été amené le matin dans le convoi militaire jusqu'à P.G., mais devait faire à pied et sous l'averse le trajet P.-G. - O.

La pluie avait interrompu son rythme effréné. Maintenant elle ne tombait qu'à petites gouttes qui produisaient un léger clapotement sur les fondrières de la route. Le jeune homme se leva. Ses habits trempés adhéraient à sa peau. Il s'engagea sur le pont de l'oued qui avait grossi d'une façon monstrueuse. Les eaux grondantes et boueuses se précipitaient avec fracas sous les arches métalliques.

Le pont traversé, le jeune homme prit la grande route qui conduisait au village. Il marchait, tête baissée, contemplant d'un regard apitoyé ses orteils rougis qui émer-

geaient comiquement du caoutchouc usé de ses bottes. Mais sa tête, comme machinalement, se releva bientôt pour se fixer sur un hameau voisin d'où s'échappaient des filets émaciés de fumée. Slimane ressentit tout à coup un âpre besoin de chaleur, et son corps tout entier fut parcouru d'un long frisson.

« On doit cuisiner là-bas », se dit-il en considérant plus attentivement les spirales de fumée. Il sentit soudain une crampe lui tordre l'estomac. Il avait faim. Il se rappela n'avoir rien mangé de la journée.

L'approche de son village lui fit oublier peu à peu sa faim. Il se sentit soudain envahi de nervosité ; son cœur se mit à battre plus fort, et il activa sa marche. Il se mit à contempler le camp militaire perché sur une crête et par où il devait d'abord passer.

La pluie s'était remise à tomber. Slimane se hâta, harcelé par le double aiguillon de l'averse et de son impatience de voir les siens. Après être sorti du camp, il fit une centaine de pas et le village s'offrit à ses yeux.

Le jeune homme resta bouche bée devant ce panorama qu'il tarda d'abord à reconnaître. Le village avait, en effet, beaucoup changé. La plupart des maisons que Slimane s'attendait à voir étaient en ruines ou avaient complètement disparu, remplacées par d'étroites bandes de terrain. Et d'autres maisons, des baraquements pour la plupart, se dressaient près des ruines ou sur l'emplacement des maisons pulvérisées. Slimane se dirigea machinalement vers sa maison natale. Elle était en ruines. Il resta un long moment à contempler d'un œil avide ces pierres qui semblaient le fasciner, insensible à la pluie qui lui cinglait le visage. Mais il fut bientôt tiré de son hébétude par la voix d'un vieillard. Slimane se retourna et le vieil homme lui dit :

« Tu es le fils d'Arezki Idir ? Et sans attendre la réponse, il enchaîna : Dieu soit loué pour ton retour. Tu ne connais sans doute pas la nouvelle demeure de tes parents. Suis-moi, je vais t'y conduire ».

Après avoir fait quelques dizaines de pas, ils se trouvèrent devant une bicoque en bois. Le vieillard s'éloigna. Le jeune homme resta un instant sous la pluie, puis se décida à pousser lentement la porte branlante.

La mère assise près de l'âtre se retourna et poussa un

cri. un long cri de bête fauve où se mêlaient un effarement, une joie, un rêve qui ne tarderait pas à s'évanouir — un rêve trompeur. Elle resta un instant comme pétrifiée, les yeux écarquillés, les bras tendus et la bouche tordue en un rictus. Puis, secouant sa torpeur, elle s'élança vers son fils qu'elle étreignit, avec des sanglots rauques. Elle bredouillait des louanges à Dieu, des questions qui n'allaient jamais à leur ternie. Au même moment, **le père** et la sœur de Slimane s'élançèrent vers lui et tous les trois l'étreignirent à la fois.

Lorsque cette scène d'effusion prit fin, Slimane put considérer ses parents. La mère était d'une pâleur cadavérique. Son larmier était bleu, évidé et la chair pendante était comme écrasée. L'excessive maigreur de ce visage effraya Slimane qui demanda :

« Qu'as-tu, ma mère ? Tu es malade 'i ».

La vieille femme esquissa un sourire qui se figea sur ses lèvres et murmura un mot que son fils ne put saisir. Le regard de Slimane allait de l'un à l'autre de ses parents. Après avoir parcouru le visage cadavérique de la mère, il se fixa sur la face osseuse du père, puis se porta sur la sœur. Lorsque Slimane la quitta, ce n'était qu'une fillette «le treize ans qui jouait encore à la marelle. Maintenant se tenait devant lui une belle jeune fille de dix-sept-ans aux formes épanouies. Mais son corps n'était couvert que par de vieux habits de paysanne. Et le cœur de Slimane était noyé d'amertume devant la pauvreté de ces vêtements oubliant les coudes usés de sa vareuse et le caoutchouc déchire de ses bottes.

Slimane était absorbé par l'attente de quelque chose — ou de quelqu'un. A la fin, perdant patience, il demanda à sa mère :

« Mais où est donc Akli ? ».

Le visage de la mère, de pâle qu'il était, devint tout fi coup effrayant, sa bouche se contracta en un rictus douloureux et elle éclata en sanglots. Sa fille l'imita aussitôt. Slimane sentit son cœur comme percé d'un dard. Un cruel pressentiment prit racine en lui. Ses yeux interrogateurs, insistants, suppliants, cherchèrent ceux de son père. Celui-ci, d'une voix tremblante, murmura :

« Oui. Mort. Ils l'ont tué ».

Slimane se sentit défaillir. Il se retrouva affalé, la tête dans les mains.

La pluie s'était remise à tomber si violemment qu'elle dégouttait de maints endroits du plafond. Un vent furieux se leva et se mit à siffler entre les branches des arbres un air doux et funèbre, comme la seule voix compatissante qui eût voulu accorder au pauvre Akli des accents tristes et purificateurs.

La lampe à pétrole projetait une lueur dansante et blafarde sur les murs décrépits de la mesure. Comme il faisait froid, on avait allumé du feu, et la famille était rassemblée autour. Dehors, le vent prodiguait toujours sa plainte lancinante.

Un silence solennel régnait sur la demeure. Chacun devina la pensée de l'autre, et la maison entière était concentrée sur le souvenir de la personne dont chacun sentait la présence invisible autour de lui, la personne dont la tombe encore fraîche devait en ce moment recevoir

de l'eau. La mémoire d'Àkli planait sur la demeure branlante. Tout à coup, la voix de Slimane s'éleva, ferme, au milieu du recueillement général :

« Je veux partir, moi aussi ! ».

Le père, quoique connaissant parfaitement la destination de ce départ, fit semblant de s'étonner de cette phrase et promena sur son fils un regard interrogateur.

« Oui. je partirai, reprit Slimane d'une voix plus ferme que jamais. Oui, au maquis. »

La mère qui était assoupie près du feu fut brusquement tirée de sa somnolence comme par un coup de tonnerre. Elle sursauta en entendant le mot *maquis* prononcé par son fils. Dieu avait donc écrit que cet autre fils aurait le même sort que le premier ? Non, elle ne tolérerait pas qu'on lui prenne aussi celui-là ! Non. Elle ne le laisserait pas partir, dût-elle lutter contre tout le monde.

Mais ce bouillonnement de colère se dissipa soudain. Pourquoi empêcher son fils de partir ? Le risque qu'il courait en restant au village était peut-être plus grand que celui de prendre le maquis. Elle laissa sa tête retomber.

ber dans ses mains et reprit sa somnolence. Elle ne tarda pas à s'endormir.

Slimane sombra bientôt, lui aussi, dans le sommeil. Il fit un rêve agité. Il se vit dans une grande forêt. C'était au temps de son adolescence. Il gardait un troupeau de chèvres ; soudain il vit son frère s'approcher de lui, tout pâle et la poitrine sanglante. Slimane se précipita vers lui, le conjurant de lui dire ce qu'il avait. Mais l'autre, sans le regarder, se tenait toujours hébété et regardait au loin. Il resta sourd aux supplications de son frère. Soudain, il remua les lèvres pour articuler un mot ; mais sans qu'aucune parole ne sortît de sa bouche, il s'écroula, mort, aux pieds de son frère.

A ce moment, Slimane se réveilla en sursaut.

La lampe à pétrole brûlait toujours. Son père, qui était le seul à avoir résisté au poids du sommeil, le regardait et lui dit d'une voix affectueuse :

« Tu as fait un cauchemar ? ».

Slimane tarda d'abord à répondre, puis dit d'une voix lasse :

— Non.

Mais sa voix prit soudain une tonalité énergique. Il lança :

« Je partirai ! ».

Sans prendre garde à une parole prononcée à voix basse par son père, il enchaîna :

« Vivre jour et nuit dans la honte et le mépris. Attendre la mort à chaque minute. Regarder, impuissant, les soldats qui viennent vouloir prendre votre femme ou votre sœur. Vivre une vie de sous-homme, de larve que les Français écraseront tôt ou tard.

« Il faut avoir été en prison pour comprendre ce que supporte le peuple. Les coups... les insultes... les privations... les tortures. A des gens qui demandaient à boire, on plongeait la tête dans des cuvettes débordant d'urine. Des tortures... des tortures atroces.

« J'ai connu au début de mon incarcération un jeune homme, un brave garçon aux cheveux châtain et au sourire désarmant qui semblait afficher la résignation à des souffrances inéluctables. Un jour, les Français

l'avaient battu pendant toute la matinée. Eh bien ! on ne peut pas imaginer combien il était devenu méchant avec tout le monde à partir de ce moment. Une semaine après, on l'avait repris pour le battre encore, on lui avait crevé un œil et coupé la moitié d'une oreille. Le lendemain, on l'entendait rire et chanter dans sa cellule d'une voix qui n'avait rien d'humain : il était devenu fou.

Des centaines, des milliers d'Algériens subissent le même sort. L'année passée, deux hommes que je connaissais voulurent s'évader. Ils réussirent à pratiquer une galerie dans leur cellule. Ils creusaient pendant la nuit, et le jour comblaient le trou avec la terre qu'ils en avaient retirée et posaient dessus des planches qui leur servaient de lits. Un jour, trouvant que leur travail était assez avancé, ils s'engagèrent dans la galerie qui, malheureusement débouchait sur un égoût étroit. On les crut évadés. Mais quelques jours après, une odeur nauséabonde insupportable envahit toute la prison. Les gardiens s'en aperçurent et, après avoir élargi le trou creusé par les deux fuyards, trouvèrent ceux-ci embourbés dans l'égoût, recroquevillés - cadavres en putréfaction... ».

A ce moment, Slimane s'arrêta. Sa voix tremblait et de grosses larmes descendaient le long de ses joues. Son père, très ému, ne sut que dire. Il se racla la gorge comme pour parler, mais n'articula rien. A la fin, il dit à son fils :

« Je crois que le mieux pour le moment est d'essayer de dormir. Le jour ne tardera pas à se lever, il faut que tu te reposes. »

Slimane s'allongea à terre après s'être enveloppé d'une couverture. Il fit un autre rêve. Il se revit en prison, mais dans une situation intenable. Il avait trahi ses frères et s'était rallié aux Français qui, malgré cela, le jetèrent dans un cachot. Les détenus se détournèrent de lui avec des gestes de dédain et de répugnance ou le considéraient avec des yeux haineux et menaçants. Slimane, envahi d'une certaine horreur de lui-même, cherchait à leur expliquer une équivoque qui le faisait paraître à leurs yeux dans cette situation. Mais personne ne voulait l'écouter. Il s'approcha alors lentement du jeune fou — dont il avait narré l'histoire à son père —, pour trouver un homme qui l'écouterait et peut-être même le comprendrait. Il s'apprêta à lui expliquer...

Mais à ce moment, il fut brutalement tiré de son rêve. Le chant d'un coq dans la maison voisine.

C'était l'aube. La mesure était envahie d'un demi-jour blafard. Toute la famille était debout. On avait voulu laisser Slimane, épuisé par sa marche de la veille, dormir encore. Mais ce malencontreux chant de coq...

Après une tasse de café, il sortit voir le village — un village presque désert. La pluie qui avait duré toute la nuit avait cessé, et un soleil maladif émergea des crêtes des montagnes.

Quelques vieillards qui semblaient, eux aussi, désertés par la vie étaient assis sur les dalles de la mosquée. Slimane n'avait pas vu plus de trois jeunes hommes. Tous au maquis ou fusillés par les Français. Des maisons en ruines. Des enfants déguenillés et sales. L'amer sentiment d'impuissance — de cette impuissance ressentie en prison et en présence de ses parents humiliés et silencieux — le reprit, tenaillant, insupportable.

La journée — une courte et livide journée d'hiver — s'écoula vite. Et Slimane s'endormit juste après avoir pris son maigre dîner. Il se réveilla au milieu de la nuit sous l'impulsion d'un malaise physique. Une sueur froide perlait sur son front ; il se sentit comme fiévreux. Mais il ne tarda pas à se rendormir, et, lorsqu'il se réveilla, les ténèbres qui englobaient la maison s'étaient éclaircies. Il vit son père assis — forme grotesque et incertaine dans la pénombre. Il se sentit mal à l'aise. Il aurait préféré partir sans que personne le vît. Son père s'approcha de lui lui prit les mains et murmura à son oreille :

« Alors, c'est décidé ? Tu pars aujourd'hui ? ».

Slimane, envahi soudain d'un besoin d'épaulement, inclina le visage vers son père ; mais il se reprit aussitôt. Ce n'était pas le moment des effusions. D'un bond, il se mit debout et se dirigea vers la porte. La mère dormait encore. Elle ne savait rien du départ de son fils.

A la faveur de la pénombre, Slimane franchit les fils de fer barbelés encerclant le village, et bientôt il se retrouva en forêt.

Le contact des buissons le fit frémir d'un sentiment indéfinissable, d'une sorte de joie, d'un enthousiasme effréné. Son cœur se mit à battre plus fort. Il interrompit

sa marche et se prit à réfléchir, comme si tout mouvement eût détruit le fil de sa pensée. Il se sentit envahi par une force nouvelle, d'une force avide d'action. Il eut conscience d'être un homme. Son regard — un regard de haine et de défi, presque de domination — se porta sur la caserne encore endormie, estompée par les ténèbres.

L'exaltation qui l'envahissait progressivement le mit bientôt dans l'impossibilité de rester en place. Il aurait voulu courir, crier, dépenser sa liberté — en profiter. Il huma fortement l'air vivifiant de la montagne, un air d'où émanait une forte odeur de résine et de sous-bois — et la prison de T.-O. passa comme un éclair devant ses yeux. Il ferma les paupières, comme accablé par un souvenir qui venait troubler sa félicité, et laissa sa tête retomber dans ses mains. Lorsqu'il la releva, son regard devint fulgurant et il sentit un océan de vie le pénétrer avec les senteurs de la forêt.

Là est la liberté. Là est *

Son frère...

Les prisonniers de T.-O...

Un soleil éclatant se leva sur ^{cd} les crêtes de la montagne, dans un ciel bleu, balayé par le vent.

Poèmes

snessaour **boulanouâf**

ENSEIGNE-MOI

*Tu, ne connais
que le miracle humain cl lu crois en les mains
Enseigne-moi mon frère
la joie du miel qui se partage
la /oie du vin léger et lourd
/e refrain clair où l'abandonne
mu tristesse aux cliardons qu'on brûlera demain*

*enseigne-moi mon frère la. peine
et la lumière camarade amoureux
des fleurs*

*que rien ne décourage
des fleurs
que rien ne peut trahir
des rues
que rien ne peut fermer*

*des rues
ou tout l'honneur humain consiste à mieux renaître-
toutes les rues
pourront s'ouvrir aux grandes fêtes claires
ou l'on marche sans peur content
de sa franchise
vers la place au grand air
au rien ne ternira le beau visage humain.*

*enseigne-moi mon frère
la peine et ta lumière*

*que l'on matraque
aux grèves
l'enfant souffre sans raison
ma honte notre honte
à tous*

*enseigne-moi
les fleurs, le vent, les vagues
le sang joyeux
qui voudraient tant chanter
la douceur de s'aimer et la douceur de vivre
qu'on assiège de honte
l'air pur qu'on domestique
ta force qu'on achète pour un bout de pain
et ton cœur qu'on oublie
au bout
du vieux supplice*

arezki metref

**EXTRAITS DE «
MOURIR A VINGT ANS »**

*Saccager le forum des rêves
nourris du lait d'une muse
piétiner l'effet de la sève qu'un
cœur meurtri accuse*

*bombarder les étoiles claires et
des lunes au goût d'oubli casser
le galbe de la mer tuer la rivière
dans son lit*

*défoncer le faciès du poème fait
de sueurs trop blanches boucler
l'oiseau sur la branche*

*inhumer l'essence même du
chant né dans les langes inventer
une autre bohème !*

*Une scie aux dents
infernale acérées
et aux fissures intransigeantes
pour couper
en morceaux corrects*

la ('crvccii riolir:-:r;i
 du pncms
 à fi,cur de rege
 un co::':re;
 au:; T?.I.K*s'na'ff
 pour dsehicm'er l'fn i i é
 dil UG-2'aC
 à f; ?i;r de ;er-'!ixité
 absolue
 un scl'~ de chic.,I ft/jc-i;'
 prendre
 /<;•.so'.i;c',-i'./-s e/iaiovî;*;/;; de le mer
 de. "amour cristallin
 c;::; sc.ail dc> la maturité
 les mettre dais u>: sac
 à dé'ri'us
 et
 las enterrer à >a:ia;is
 puis rapariir à

Tout au. lapin bariolé
 qui sommeille
 vous l'échelle délabrée
 gué soutient un puits plein
 d'illusions
 tout au figuier séculaire
 qui tend ses branches
 d'un élan chimérique
pour avoir
 un pan de caresse
 du soleil
 tout à la fleur-pastel
 qui végète dans le buisson
 donne un soupçon de virginité
 au fatras de la
 nature
 tout aux yeux de l'orphelin
 où. se lit l'éternité
 un fusil dans chaque chanson.
 La mer a Tel usé mes avances
 je cherche le nom de l'oiseau

pour que la fleur danse sur
 une paire de ciseaux sous un
 ciel de vacances

les vacances dans le ciel
 oublier le profil du passé
 et le souvenir au goût de miel
 par les circonstances chassé
un tourment au pluriel
et le cœur est harassé
un cœur fou dans le ciel

un poignard dans la romance du
 poison sur les eaux...

mohammed attaf

**LA TERRE, LA LUMIERE ET
LA CERTITUDE**

*Cil, fleur d'un sillon paupière
Peint de rosés des labours déchaînés
De pain, de baisers et de certitude
Ni sa pipe ni ses ordres ne le sont encore
Fermier d'une nuit, agriculteur d'opium sordide
Récoltant le commerce des cravates dans les parapluies
Métamorphose tragique et naissance d'une aurore
Séparation de la démesure nocturne, meurtrie
Et du nivellement diurne, lumière des coins perdus
Dans les plaines pleines de sillons bourgeons
Que le fellah revendique dans sa joie candide
Balançant les vignes oubliées par le fermier
Pour replonger les mottes dans le fruit natal
Cerner la terre des racines de nos ancêtres
De nos cultures de nos labeurs et de nos yeux
Et traduire chaque amour d'un bonheur pluriel
Au goût des dattes, des figues et des oranges
En blé tendre pour les bébés aux dents de lait
Moissonneurs de beaux jours, cibles de tendresse
Quand un titre d'attribution avec sa ferraille
Silhouette d'un homme creusant le ciel et la terre
A travers les fonds faibles d'un soleil sans buvard
Pour dessécher le front de la houx entêtée*

*Enfante un achalandage prodigue
 Citronnier des quatre saisons
 Pour assassiner la stérilité parcellaire
 Ce vers nuisible que le moujik a consumé
 Pour défendre le maïs et le seigle des kolkhozes
 Et toute fertilité née sur le crâne des sovkhoses
 L'emblème agricole couleur de pierre et de terreau
 Brandira de chaque potée une nuance d'appétit
 Dessinée en tubercule en tige ou en fruit
 Dans une terre de Providence, vertu d'une nature
 Prospérité ancrée dans nos mains calleuses
 Dans nos coopératives précoces nos villages sans rôles
 Dans les labours de mon corps effigie d'une récolte
 Peuplant, les faims les nus et les murs
 Qui s'effilochent devant la splendeur de l'épi
 Sève d'un arbre mobile pensif et travailleur
 Besogne utile pour nourrir les emplettes quotidiennes
 De pain, de baisers et de certitude.*

*Fini les cloisons de bouse et de gypse Qui ne séparent
 rien de la séparation Divulgateur des mots doux et de
 gestes censurés Nonobstant leur forme issue d'une
 décence Abri des âmes, ailleurs allergiques à la
 migraine*

*Fini les poussières, les boues et les gouttières Que
 gouvernait l'antique colonie de fortune Soleil de
 décembre sur une plage aoûtienne Rosé d'un
 printemps sur le soc d'un automne Burnous d'un
 turban, affichage de mon identité.*

*Fini l'invective, le fouet et le sou Et l'interdiction de
 humer la terre retournée Pour ne point gonfler les pans
 de notre espoir Lumière des champs, des plaines et des
 montagnes Lumière de nos cœurs de nos existences et de
 demain.*

*Fini. La terre a vomi la sangsue avide
 Accouchement d'une fleur à pétale de vous-vous
 Tandis que le chapeau de paille réfrigère
 Le cerveau qui tisse de fécondité le domaine
 Chapelet de soleils et lunes appétissants
 Et colore la campagne pour le citadin promeneur
 Recherche d'une muse ou d'un devoir.*

*Puis, quand les crépuscules naissent
 Les nouveaux-nés naissent et grandissent
 Festivités enthousiastes, menu des familles
 Sous les caresses de la binette amoureuse
 D'une mère d'un bébé, d'un adolescent et d'un adulte
 Dont le cil fleur d'un sillon paupière
 Peint de rosés des labours déchaînés
 De pain, de baisers et de certitude
 Est indélébile vérité
 Aliment de l'immense entreprise.*

INFINI

*An défile dans sa nudité Et
fleur ne veut point éclore*

*Pain noir e!. sois menus partout Dans
la rue. chez moi et mon cœur*

*Attente cède au désespoir
Matricule d'un condamné*

*Hiers en miroir, mon existence
Pleins de mots vains à joie*

*Et bonheur fuit devant l'ombre Peut
être vers In meilleure porte.*

CANNE BLANCHE

*Monde, sans yeux, ni peuple vivant, ni mort Royaume
d'obscurité., insigne de canne blanche*

*En marge des mots, description des univers
Lu marge des couleurs, fresques des horizons
E! marge des beautés, sourira pervenche
Ln marge de lumière, délice d'existence
Dans le destin, solitaire et courageux, tu te consoles*

*Absence d'un regard, talent de sculpteur peut-être
Cœur sans larmes, admirable résistance d'une âme
Gestes imprécis, caresses d'un espace, sombre Lecture
sans appétit, beaux arts et vie quotidienne Dans le
destin, sage et vertueux, tu te consoles*

*(..ar même l amour, pacifique ou téméraire l'f!
aveugle, bonheur et joie à perte, de vue*

CUBISME

*Cubisme, informe lecture
 Royaume de l'envers Profil
 d'un cœur meurtri D'un ongle
 rongé Pour un cliamp de soie
 Pupille de deux âmes Etalage
 de projets, sans rêve Epi d'un
 corps Jasmin de ses doigts
 Lueur d'un chandelier
 Amphore de baisers Amphore
 à unique anse Joie dans la
 joie sans joie Jardin de
 bonheur Haie de chagrins Ni
 porte, ni fenêtre Rejetant le
 pain Age couleur de noces
 Ultime teinte d'un prisme Et
 profond sillage d'un cil
 Confusion à lire une vie
 Mystères de charmes réunis
 Sourire cubiste à élucider
 Identification d'une vue.*

ARDEUR POUR FUTUR

*Muscle d'or, volonté émeraude Vous êtes partout, ardu
 et virtuoses A reflet d'un autre diurne plein de courage
 Epongeant les gouttelettes d'une insignifiante fatigue A
 reflet d'un astre nocturne plein de promesses Epongeant
 la lumière sur des fronts fertiles Bravant le temps et le
 métal des courtes grues Caricaturiste à la truelle et au
 niveau Autour des espaces ver's, bleus et enfantins Pour
 dessiner plus haut, ça et là, des balcons Où la
 jouvencelle vantera son emblème Beauté de chaque chez
 soi dans la sérénité*

*Muscle d'or, volonté emerau.de Vous êtes partout,
 ardu et virtuoses Quand à travers les aubes
 silencieuses Vous martelez l'enclume inassouvie Pour
 maîtriser la force, réaliser le vœu Vous martelez les
 quais, pavé par pavé, (/hantant la foi du labeur sur
 les ponts Dans les cales et dans le sourire des enfants
 Vous martelez les sables les plus lointains Pour
 colorer de noir votre pain, votre joie Et l'amour qui
 surgit à chaque derrick Vous martelez les machines
 par vos exigences Rendement-prodiges, production-
 croissance Pour allaiter les bébés-adultes
 insatiables Consommations vitales, glucose des
 physiques Vous martelez enfin les ouvriers pluriels
 Des champs, des forêts, des voies et des villes Pour
 récolter l'épi, le devoir et le jasmin Réalisation
 intarissable, même aux confins Réponse dans
 l'opulence aux besoins Du nouveau-né sans pleurs et
 bavard De l'adolescent plein de formules Et de
 l'adulte qui dessine le progrès Avec ses muscles d'or
 Et sa volonté émeraude.*

L'AURORE D'UN MATIN

*Blanche colombe, messagère du Prix Nobel
Duvet de couronnes et de tintamarre
Par la métamorphose de la violence
Tu survoles les plus belles pages d'un ouvrage Hanté
de points, sans majuscules
Pour ne guère aborder le réfugié errant
Sans toit ni mousse
Ni lampe de chevet ni édredon
Ni école pour grifonner les mille et une nuits
Et lire les saintetés
Sur les beautés d'antimoine de chaque foi,*

*Blanche colombe, messagère de paix sans Paix
Tu reposes ton sourire sur la cime de la Palestine
Où le blé n'est plus orge
Mais venin pour empoisonner les enfants
Sur le chemin de leur innocence
Tandis que père défie le borgne
Par l'amour d'un Soleil
Qui dévore la dépossession nocturne
Et les barbelés, cette charrue humaine
Par l'odeur de la poudre
A travers les sables et les ruelles
Les barreaux sans lecture et la chasse d'autochtones
Chanson aux accords d'une exigence
Dont la mélodie dévie les avions
A titre de note de rappel aux esprits sans facultés
Complices des enveloppes mécanisées
Aubaine des phantoms.*

*Blanche colombe, messagère d'Espoir
Tu ploies ton aile pour venter sur la poussière
Qui salit un meuble imbu de traditions
Et réveiller l'aurore d'un matin
Où tout sera puberté
Y compris les héros de la XXème Olympiade*

mahfoud amarî

LE DEFI

*Ventre gros, cœur vide
Comme un arbre sans sève
Ame exaltée par l'odeur de l'urgent
Vous n'êtes pas plus heureux
Que vos chats et vos chiens
Vos têtes vous font croire, messieurs
Que vous êtes des savants*

*Comme des monstres déchaînés
Surgissent vos avions
Emportant derrière eux
De gigantesques fumées
Grands fleuves d'âmes
De maisons, de champs et de forêts
Qui reviennent à Dieu*

*Entendez-vous messieurs
Les plaintes des mourants Qui
tombent sous nos yeux
Ecrasés sous vos pas Et ces
hommes messieurs Gisant
dans vos prisons Ils attendent
messieurs Le jour du jugement*

*Qu'avez-vous fait messieurs
De leurs femmes et enfants*

*de vieux rêves eu décomposition la
peur prend toute son ampleur*

*Le va-et-vient des chevelures
et des nuques médusées
me fait aussi peur
Peur qu'un compagnon indiscret
vienn substituer son âme à la mienn pour en
extirper les VISAGES pour que quelque monstre
créé par mon imagination vienn souiller
la trame des chevelures*

PEUR QU'ON M'ENLEVE MON REVE.

OUTRE

*Je ne pourrai plus reconstituer
l'Aurore distillée dans les décombres
Et c'est relégué dans les excavations du Blasphème
que je vomirai mes scories de rêves pétrifiés*

*J ai perdu à jamais
l'étoile guide de mon périple
et il faut traîner — ô combien lourde —
ma peau de poète
sous répit-tentacule, des miradors*

*J ai bu à toutes les urnes et
toutes m'onî. prodigué un lait
amer et répugnant*

*J'ai épuisé tous les rêves de trésors pondus
par les clochards snus les ponts
amnésiques*

*J ai cueilli toutes les fleurs
— bouches de femmes encastrées dans mes mains
encore écrasées de rosée
dans les champs couronnés par l'Aurore*

*J'ai enlacé trop de corps palpitants que
j'ai rit au matin devenir squelettes*

*Je ne pourrai plus reconstituer rAurore
distillée dans les décombres El pendant
que je lacère les moellons fusionnent les
poèmes lentaculaires*

EN MAL DE TA GAIETE

*Insouciant comme la Poésie
— répandre l'Amour aux quatre vents
tu boudais les étoiles et disais partout tes
songes polifiques d'étreintes et de baisers*

*Insouciant comme la Poésie
— il pleut encore dans mes veines — Lu
prédiais l'éclosion de toutes les corolles
enceintes de soleil*

*Insouciant comme la Poésie
— je bois toujours ton odeur
antimoine et soleil —
ta beauté me sourit
Belle - ô belle
belle comme un soir de canicule
se déversant sur les palmiers
en copulation avec le ciel*

*Pendant que j'arborais tous les suicides — il
faut échapper à la folie — insouciant
comme la Poésie lu me montras le Soleil*

IMAGES

*Lorsque le soir eut embelli le jour,
Que le silence eut envahi, tour à tour
Les proches plaines et lointains hauts monts,
Je redevais enfant que j'étais
Bien insouciant au temps qui s'écoulait.
Je te revois, maman, le cœur amer
Vague image que la brise fouette
El guettant l'âme ô combien inquiète
Le retour parfois tardif des enfants.
Te revoilà donc, te revoilà mère,
Aujourd'hui parmi nous comme avant,
Le corps marqué par les ans et les larmes,
Les cils brûlés par la marche du temps.
Toi, que jamais rien n'eut alarmé.
Pour que joie de vivre ne désarme
Tu devais souvent de patience t'armer,
A l'aube de cette humble destinée
Brûlant comme doux feu de cheminée,
T'en viendras-tu encore, éternel sourire
Vivre à nos côtés nos espérances
Orner de nouvelles fleurs notre chance.
Celle de l'espoir, du soleil et du vent ?
Mail voilà, le temps s'apprête à mourir
Et voici que s'incurvent tes rides,
Que dans le bleu de tes yeux grands ouverts,
Le reflet de tes années arides
Projetée sur nous l'ombre du présent.*

ATTENTE

*le me dis. voilà la nuit.
 S'en vient-elle
 Sous mon toit
 Danser la ronde infinie
 Ou chanter l'éternité ?
 Et, dans le mystère des ténèbres
 Je m'en vais attendre
 Que se saoule mon incertitude
 Du vin de mes sens ébahis.
 Alors, me mouvant par saccades
 Dans la pénombre de sang,
 Je songe, à travers mon doute
 A ce néant
 Qu'exaspéré mon vouloir
 Et qui m'émeut au plus profond
 De mon non-être.*

PALESTINE

*Du temple des souffrances périmées,
 Palestine, en cendres, inanimée
 Renaîtra de ses restes arrimés A ces
 corps inertes et parsemés Sur le brûlant
 sable du Sinaï. Et, quand les lumières se
 seront tues Combien d'espairs auront
 déjà jailli De ce silence qui hante les
 rues. Ses herbes pousseront sous les
 portes, L'histoire se mettra à ton affût,
 Futur que le vent chaud colporte. Des
 deux rives du Jourdain parfumé De sueur
 et de sang entremêlés Et des cimes du
 Golan bitumé Surgira ton avenir attelé A
 l'ombre de ta libre destinée. Alors,
 Israël, en feuilles mortes Va s'évanouir
 à travers les temps Cauchemar que les
 vagues emportent, Jusqu'à son sort que
 l'enfer attend*

mohamed benamar zerhouni

PARADIS EN CHANTIER

*Ouvrez la marche
Hommes, le sang neuf
Emplira vos veines,
Le désert, les plaines en friche
Attendent vos caresses,
Tout vous appartiendra.*

*Pétrissez le béton,
Par lui, vos espoirs
Auront des jambes,
Vos collines des bijoux de pierres,
Vos enfants des écoles,
Des demeures
Où vos morts vivront
Comme dans des mausolées
Construits pour eux.*

*Voyez, plus haut que vos têtes,
Ont poussé des cheminées d'usines
De la meilleure graine
Nourrie de votre sang.
Je parle en l'air
Fondant la foule suante
Des bâtisseurs du paradis.*

*Je chante, faux peut-être,
Pour mêler mon bruit
Aux champs des bétonneuses,
Aux rafales des marteaux-piqueurs,
Aux drilles des sifflets,
Aux crissements des grues et des brouettes.*

*Comme aux champs les chasseurs de sauterelles,
.le hurle pour éloigner la misère Et exorciser la
guigne.*

*Je marche partout sur des routes neuves
Et au bout de chacune
Se dessine un paradis
Où j'irai chanter la gloire de ses bâtisseurs.*

*Tout réussit et s'épanouit ;
Si l'on tire la corde,
Pendant le temps qu'il faut,
L'eau sera présente,
Partout où la soif a régné.
Serrez dents et ceintures,
Ne vous interrogez pas si le but est loin.
Car il est où il doit être.*

*Il faut marcher.
Ne dites pas que la marche est sans joie
MARCHEZ,
Bâissez un monument
Partout où vous trouverez deux pierres séparé**

*Je vous suis
Je veux même vous dépasser
Pour aller, de plus près,
Ecouter une voix discrète
Qui me fait une réjouissante annonce.*

boualem souïbes

IDENTITE

*Mon cœur est un écho épars A
tous les hymnes de détresse*

*Mon cœur est un amas de fièvres
suspendues aux attentes trop vaines*

*Mon cœur est une vaste oasis
qui a pourtant soif de cent huit mille choses*

*Mon cœur est un destin opaque
se défendant d'aller seul son chemin*

*Mon cœur est une chanson ternie par de
plaintives éclaboussures*

*Mon cœur est un tombeau ouvert
aux disparus vêtus de leur seule ombre*

*Mon cœur est un printemps morose
survolé par des astres en péril*

*Mon cœur est une aumône vieillie
dilatée par des années tragiques*

*Mon cœur est le vestige doré
d'un siècle encore chaud dans ma veine*

Mon cœur est un cœur en colère dont les éclats défigurent l'horizon

Mon cœur est un prête-nom jovial pour les destins proclamés sursitaires

Mon cœur est un cœur sans façon qui dit son nom et avoue ses pâleurs

*Ami, je sais bien que tu le sais bien
Mon cœur est un abandon sans raison.*

Mon cœur est pareil à ton cœur Et ton cœur est pareil au mien.

abdelkader farhî

VIVRE AVEC...

*La lune longtemps rêvée
Toute palpitante de vie
A éclaté dans son cœur,
Pour trancher à la racine
Mon désespoir et mon errance.
Maintenant, je libère mes désirs
Je brise les langues cadencées,
Et je hurle de joies folles
Pour exhaler les bouffées d'étoiles
Enfouies dans mon sang depuis des ans.
Maintes fois, j'ai pleuré l'harmonie
Du soleil qui illumine mon être
.Jusqu'à la transparence absolue
Jusqu'à la pureté sublime,
Translucide, comme le cristal
D'une poitrine chaude que l'on élreint
De toute notre vitalité.
C'est le premier contact de deux cœurs
Etrangers, l'un à l'autre, qui s'embrassent
Avec des battements exacerbés,
Dans une nuit moelleuse, innocente et saine.
Purifiant les vagues de nos lèvres.
.Je laboure le temps,
Je remue les cendres de la vie,
Pour déloger la vérité,
La sincérité de vivre et d'aimer,
Et je garde jalousement cette lune
Toute palpitante de vie.*

LES MARCHANDS DE JUSTICE

La terre redoute l'omniprésence des vampires d'acier Qui commercialisent la raison et monopolisent la lumière.

La vérité mise en bouteille est déjà en vente A l'O.N.U. où le souffle de quelques étoiles Déflorées, subit le carnage des bouleversements Sismiques.

La noce de Nedjina ne peut se faire Sans l'affrontement de la lune et du soleil Qui jadis avaient accompli un long périple De leurs avions cosmiques dans la trajectoire Des convoitises.

*Les sirènes entonnent des psaumes
Ellégiaques et la mer belliqueuse
Incinère son sel, pour synchroniser*

Les lamentations des nécropoles, où les houris exposent leur voile maculé de sang.

*L'amour a le goût du laurier rosé
Et les rêves ineffables de ma chamelle
S'effritent sur le cristal de mes yeux.*

ESPOIR

La lune

Que je porte

*Dans le cœur
S'enfle*

Comme un pain levé

*Et grossit la ruche
De ma poitrine*

Le lait

Et le miel

*Ruissellent dans
Mes veines*

Le sang s'affole

Dans ma peau

*Depuis que le soc du temps
A labouré mes mains
L'histoire a tressé*

Ma chair

*En une lumière fine
Plus fine qu'un cheveu
Tendu*

*Depuis que la nuit m'a frappé
Avec sa canne Je me
suis fait*

Des ailes et des nageoires

*Pour voler comme Un
oiseau dans l'air Pour
nager comme Un
poisson en mer*

*Les étoiles se liquéfient
Dans mes yeux Sur mes
joues Sur mes lèvres*

Car j'ai fait

*Avec les branches Des
nuages toujours*

Verbes

*Un nid en plein ventre
Du soleil.*

REVE

*J'ai taillé
 De la nuit
 Un roseau
 Du ciel
 Un fil d'arc-en-ciel
 J'ai arraché
 Au temps
 Ses hameçons
 J'ai fait de l'étoile
 Une amorce
 Des nuages un bouchon
 J'ai fait
 Aussi
 De mes larmes
 Une grosse boule de plomb
 Cela uniquement
 Pour attraper un poisson
 J'ai fabriqué alors
 Une solide canne à pêche.
 Je m'installe sur un rocher
 Je jette le fil en mer,
 Et j'attends.
 Un instant après,
 Le bouchon s'enfonce dans l'eau.
 Je tire, je tire puissamment.
 Et j'accroche une grande lune.
 Je retourne chez moi tout joyeux,
 Une grande lune dans le panier.
 Je saute du lit
 Je fais ma toilette
 Et je bois mon café.*

EDEN

*J'aime la peau bleue
 Des mers infinies
 Et des poissons libres
 Qui circulent dans l'eau
 Les oiseaux qui montent
 Dans le ciel sans se lasser
 Et le pain blanc
 Des journées de labeur*

*J'aime le sang juste De
 ma terre fraternelle Et
 la chemla blanche De
 mes ancêtres La chéchia
 rouge De mon enfance
 Et la lumière limpide
 De mes fenêtres*

*J'aime la jument verte
 De mon café noir
 Et sa grande cuiller
 D'arc-en-ciel
 Les saisons avec leur baluchon
 Rempli d'étoiles
 Les lunes amicales
 Qui somnolent
 Dans la forêt des paupières
 Noircies de khôl
 J'aime les couleurs
 De nos colombes
 Et les étincelles des kholkhals*

*Les danses en spirale Des
abeilles sentimentales Et la
quacida affable Ecrite sur
les gazelles La médaha qui
la lit De sa voix de cigale.*

*J'aime la beauté Du
Chenoua qui stimule
Le sable de ses plages Se
confondent avec le ciel
Et le soleil dans sa ruche
Brillant sur les corps
Obsessionnels.*

*l'aime Tipasa,
Mon berceau en roseau
Le Sahara et ses palmiers*

L'ALGERIE entière.

LE CYCLE

*Un poisson
Fait chaque jour
Le tour de Faquariurn
De mes lèvres et nage
Dans la mer rouge
De ma langue pour réveiller
Les ciseaux du palmier de mon café noir
Que je prends tous les matins
Avec le beurre du soleil
Les abeilles
font toujours
Leurs transactions
Dans les fleuves de mes veines
Remplis d'icebergs de larmes
Pour mûrir les ambitions de ma poitrine
Alors
Appuyé sur un arc-en-ciel
Je me lève pour boire Une poignée
d'étoiles dans un verre d'eau
Car Mon
cœur
Est une plage ensoleillée Sur
laquelle se baignent
Librement /ne goutte de sueur
et une goutte de larme*